

L'iPhone et l'enfant de 13 ans travaillant 16h par jour pour 0,70 dollars de l'heure

Il est possible qu'un enfant chinois de 13 ans, travaillant 16h par jour pour 0,70 dollars de l'heure, se cache dans votre magnifique iPhone ou iPad. Et quand bien même nous ne soyons pas de ce cas extrême, les conditions sociales de tous ceux qui les produisent loin de chez nous demeurent épouvantables à nos yeux^[1].

Ainsi va le monde d'aujourd'hui. Apple n'est qu'un exemple parmi tant d'autres mais il en est un bien triste symbole.



Votre iPhone a été fabriqué, en partie, par des enfants de 13 ans travaillant 16 heures par jour pour 0,70 dollars de l'heure

[Your iPhone Was Built, In Part, By 13 Year-Olds Working 16 Hours A Day For 70 Cents An Hour](#)

Henry Blodget – 15 janvier 2012 – *BusinessInsider.com*
(Traduction Framalang/Twitter : Hg0, goofy, Maïeul, Mogmi, oli44, Gatitac, popcode, Spartition, MaxLath, kadmelia)

Nous aimons nos iPhones et nos iPads.

Nous apprécions les prix de nos iPhones et iPads.

Nous sommes admiratifs des marges de profit très élevées d'Apple, Inc., le créateur de nos iPhones et iPads.

Et c'est pourquoi il est déconcertant de se rappeler que les bas prix de nos iPhones et iPads – ainsi que les marges de profits très élevées d'Apple – sont possibles parce qu'ils sont fabriqués dans des conditions de travail qui seraient jugées illégales aux États-Unis.

Et il est aussi déconcertant de remarquer que les gens qui fabriquent nos iPhones et iPads non seulement n'en possèdent pas (parce ce qu'ils n'en ont pas les moyens), mais, dans certains cas, qu'ils ne les ont même jamais vus.

C'est un problème complexe. Mais c'est aussi un problème important. Et cela va devenir de plus en plus préoccupant à mesure que les économies mondiales continuent à être de plus en plus interconnectées.

(C'est un problème qui concerne beaucoup de multinationales, et pas seulement Apple. La plupart des fabricants de produits électroniques font leurs business en Chine. Cependant, une des spécificités d'Apple, c'est l'importance de ses marges. Apple pourrait augmenter le salaire de ses employés ou leur garantir de meilleures conditions de travail tout en conservant son extrême compétitivité ainsi que sa rentabilité.)

La semaine dernière, l'émission radiophonique américaine *This American Life* a proposé [une édition spéciale](#) sur les industries Apple. L'émission a diffusé (entre autres) le reportage de [Mike Daisey](#), l'homme à l'origine du one-man-show

« L'extase et l'agonie de Steve Jobs », avec [Nicholas Kristof](#), dont l'épouse est issue d'une famille chinoise.

Vous pouvez lire [ici](#) une retranscription de l'ensemble. Voici quelques détails :

- La ville chinoise de [Shenzhen](#) est située là où la plupart de nos « merdes » sont fabriquées. Il y a 30 ans, Shenzhen était un petit village sur une rivière. Maintenant, c'est une cité de 13 millions de d'habitants – plus grande que New York.
- [Foxconn](#), l'une des sociétés qui fabriquent les iPhones et les iPads (et aussi des produits pour un certain nombre d'autres entreprises d'électronique), possède une usine à Shenzhen qui emploie 430 000 personnes.
- Il y a 20 cafétérias à l'usine Foxconn Shenzhen. Elle servent chacune 10 000 personnes.
- Mike Daisey a interviewé une employée, à l'extérieur de l'usine gardée par des hommes armés, une jeune fille âgée de 13 ans. Chaque jour, elle lustre des milliers d'écrans du nouvel iPhone.
- La petite de 13 ans a expliqué que Foxconn ne vérifiait pas vraiment l'âge. Il y a parfois des inspections, mais Foxconn est toujours au courant. Avant que les inspecteurs n'arrivent, Foxconn remplace les employés qui semblent trop jeunes par des plus âgés.
- Durant les deux premières heures devant les portes de l'usine, Daisey a rencontré des travailleurs qui lui ont dit qu'ils avaient 14, 13 et 12 ans (en plus de ceux qui étaient plus âgés). Daisey estime qu'environ 5% des travailleurs avec lesquels il a discuté étaient en-dessous de l'âge minimum.
- Daisey suppose que Apple, obsédée comme elle l'est des détails, doit le savoir. Ou, s'ils ne le savent pas,

c'est parce qu'ils ne veulent pas le savoir.

- Daisey a visité d'autres usines de Shenzhen, se faisant passer pour un acheteur potentiel. Il a découvert que la plupart des étages des usines sont de vastes salles comprenant chacune entre 20 000 et 30 000 travailleurs. Les pièces sont silencieuses : il n'y a aucune machine-outil, et les discussions ne sont pas autorisées. Quand la main d'œuvre coûte si peu cher, il n'y a aucune raison de fabriquer autrement que manuellement.
- Une « heure » chinoise de travail dure effectivement 60 minutes – contrairement à une « heure » américaine, qui en général comprend les pauses pour Facebook, les toilettes, un appel téléphonique et quelques conversations. Le temps de travail journalier officiel est de 8 heures en Chine, mais la rotation standard des équipes de travail est de 12 heures. En général, la rotation s'étend jusqu'à 14-16 heures, en particulier lorsqu'il y a un nouveau gadget à fabriquer. Pendant que Daisey était à Shenzhen, un ouvrier de Foxconn est mort en travaillant 34 heures d'affilée.
- Les chaînes d'assemblage ne peuvent pas aller à un rythme supérieur à celui de l'ouvrier le plus lent, les ouvriers sont par conséquent observés (à l'aide de caméras). La plupart travaillent debout.
- Les ouvriers résident dans des dortoirs. Dans un cube de béton de 12 mètre de côté qui leur sert de chambre, Daisey compte 15 lits, empilés comme des tiroirs jusqu'au plafond. Un Américain de taille moyenne n'y tiendrait pas.
- Les syndicats sont interdits en Chine. Quiconque est surpris à monter un syndicat est envoyé en prison.
- Daisey a interviewé des douzaines d'anciens ouvriers qui soutiennent secrètement un syndicat. Un groupe raconte

avoir utilisé de l'« [hexane](#) », un nettoyeur d'écran d'iPhone. L'hexane s'évapore plus rapidement que les autres nettoyeurs d'écran, ce qui permet à la chaîne de production d'aller plus vite. L'hexane est également un neurotoxique. Les mains de l'ouvrier qui lui en a parlé tremblaient de manière incontrôlée.

- Certains ouvriers ne peuvent plus travailler, leurs mains ayant été détruites par ces mêmes gestes répétés des centaines de milliers de fois durant de nombreuses années ([syndrome du canal carpien](#)). Cela aurait pu être évité si les ouvriers avaient simplement changé de poste. Dès que les mains des ouvriers ne fonctionnent plus, ils sont évidemment jetés.
- Une ancienne ouvrière a demandé à son entreprise de payer les heures supplémentaires, et lorsque la société a refusé, elle est allée au comité d'entreprise. Celui-ci l'a inscrite sur une liste noire qui a circulé parmi toutes les entreprises de la région. Les travailleurs sur une liste noire sont fichés comme « fauteurs de troubles / agitateurs » et les compagnies ne les embauchent pas.
- Un homme s'est fait écraser la main par une presse à métal chez Foxconn. Foxconn ne lui a dispensé aucun soin médical. Quand sa main a été guérie, il ne pouvait plus travailler et a donc été renvoyé. (Heureusement, l'homme fut capable de trouver un nouveau travail dans une entreprise de menuiserie. Les horaires y sont bien meilleurs dit-il, seulement 70 heures par semaine).
- Cet homme fabriquait d'ailleurs les coques en métal d'iPads chez Foxconn. Daisey lui montra son iPad. Il n'en avait jamais vu auparavant. Il le prit et joua avec. Il raconta trouver cela « magique ».

Il convient cependant de rappeler que les usines du Shenzhen, aussi infernales soient-elles, ont été une bénédiction pour le

peuple chinois. C'est ce que dit l'économiste libéral [Paul Krugman](#). C'est ce que dit Nicholas Kristof, chroniqueur au New York Times. Les ancêtres de la femme de Kristof sont originaires d'un village proche de Shenzhen. Il sait donc de quoi il parle. Pour Kristof, les « malheurs » de l'usine valent toujours mieux que les « malheurs » des rizières.

Donc, de ce point de vue, Apple aide à transférer de l'argent de riches consommateurs américains et européens vers des pauvres travailleurs de Chine. Sans Foxconn et les autres usines d'assemblage, les travailleurs chinois seraient encore en train de travailler dans des rizières, gagnant 50\$ par mois au lieu de 250. (C'est l'estimation de Kristof. En 2010, selon Reuters, les employés de Foxconn ont obtenu [une augmentation totalisant 298\\$ par mois, soit 10\\$ par jour, soit moins d'un dollar par heure.](#)) Avec cet argent, ils s'en sortent bien mieux qu'autrefois. En particulier les femmes, qui ont peu d'autres possibilités.

Mais, bien sûr, la raison pour laquelle Apple assemble ses iPhones et ses iPads en Chine au lieu des États-Unis, c'est que l'assemblage ici ou en Europe coûterait cher, bien plus cher – même compte-tenu des frais d'expédition et de transport. Et cela coûterait beaucoup, beaucoup plus parce qu'aux États-Unis et en Europe, nous avons établi des conditions de travail et de salaire minimales acceptables pour les travailleurs.

Foxconn, inutile de le préciser, n'essaye absolument pas de tendre vers ces conditions minimales.

Si Apple avait décidé de fabriquer les iPhones et les iPads pour les Américains en utilisant les conditions de travail américaines, deux choses pourraient arriver :

- Le prix des iPhones et des iPads augmenterait
- Les marges de profit d'Apple diminueraient

Aucun de ces éléments ne serait bénéfique à un consommateur américain ou à un actionnaire d'Apple. Mais ils pourraient ne pas être si terribles que ça non plus. Contrairement à certains fabricants d'électronique, les marges de profit sont si élevées qu'elles pourraient beaucoup baisser et rester tout de même élevées. Et certains utilisateurs américains auraient probablement meilleure conscience si on leur disait que ces produits ont été construits dans les conditions de travail de leur propre pays.

En d'autres termes, Apple pourrait certainement se permettre de respecter des conditions de travail américaines pour fabriquer ses iPhones et iPads, sans pour autant détruire son modèle économique.

On peut alors raisonnablement se demander pourquoi Apple a choisi ici de ne PAS faire ainsi.

(Ce n'est pas qu'Apple soit la seule entreprise qui ait choisi de contourner la législation du travail et les coûts de la main d'œuvre américaine, bien sûr – presque toutes les entreprises industrielles qui veulent survivre, ou tout simplement se développer, doivent abaisser les normes et leurs coûts de productions en faisant fabriquer leurs produits ailleurs.)

Au final les iPhones et les iPads coûtent ce qu'ils coûtent parce qu'ils sont fabriqués selon des conditions de travail qui seraient illégales dans notre pays – parce que les gens de notre pays considèrent ces pratiques comme scandaleusement abusives.

Ce n'est pas un jugement de valeur. C'est un fait.

La prochaine fois que vous vous saisirez de votre iPhone ou de votre iPad, pensez un peu à tout cela.

Notes

[1] Crédit photo : [Aaron Shumaker](#) (Creative Commons By-Nd)

Le mouvement Occupy prépare un Facebook libre pour les 99 %

Ne faisant pas confiance à Facebook et autre Twitter et dans la foulée d'[Occupy Wall Street](#), une bande de geeks cherchent à mettre en place un réseau social dédié aux mouvements d'activisme et de protestation^[1].

Ils nous expliquent ici le pourquoi du comment d'un tel ambitieux projet.



Les geeks du mouvement Occupy construisent un Facebook pour les 99%

[Occupy Geeks Are Building a Facebook for the 99%](#)

Sean Captain – 27 décembre 2011 – Wired

(Traduction Framalang/Twitter : Lolo le 13, AlBahtaar, Destrیمی, Hg0, Marm, Don Rico)

« Je ne cherche pas à dire que nous créons notre propre Facebook, mais c'est pourtant ce que nous sommes en train de faire, » explique Ed Knutson, un développeur web et applications mobiles qui a rejoint une équipe de geeks-activistes qui repensent le réseautage social pour l'ère de la contestation mondialisée.

Ils espèrent que la technologie qu'ils sont en train de développer pourra aller bien au-delà d'Occupy Wall Street pour aider à établir des réseaux sociaux plus décentralisés, une meilleure collaboration en ligne pour l'entreprise et,

pourquoi pas, contribuer au web sémantique tant attendu – un internet qui soit fait non pas de textes en vrac, mais unifié par des métadonnées sous-jacentes que les ordinateurs peuvent facilement analyser.

Cet élan est compréhensible. En 2010 et 2011, les médias sociaux ont permis aux manifestants du monde entier de se rassembler. Le dictateur égyptien Hosni Mubarak a eu tellement peur de Twitter et Facebook qu'il a [coupé l'accès internet](#) de l'Égypte. Une vidéo Youtube publiée au nom des Anonymous a propulsé le mouvement Occupy Wall Street, jusqu'alors confidentiel, aux actualités nationales. Enfin, apparaître parmi les hashtags Twitter les plus populaires a fait passer #Occupy d'une manifestation ennuyeuse organisée le 17 septembre 2011 à un mouvement national, et même international.

D'après Knuston, il est temps pour les activistes de passer un cap, de quitter les réseaux sociaux existants et de créer le leur. « Nous ne voulons pas confier à Facebook les messages confidentiels que s'échangent les militants », dit-il.

La même approche s'applique à Twitter et aux autres réseaux sociaux – et ce raisonnement s'est trouvé justifié la semaine passée, lorsqu'un procureur de district du Massachusetts [a enjoint](#) Twitter de communiquer des informations sur le compte [@OccupyBoston](#), et d'autres, liés au mouvement de Boston. (À son crédit, Twitter a pour politique de permettre aux utilisateurs de contester de tels ordres quand c'est possible.)

« Ces réseaux peuvent rester parfaitement fréquentables, jusqu'au jour où ça ne sera plus le cas. Et ça se produira du jour au lendemain », déclare Sam Boyer, un militant passé développeur web, redevenu militant, qui travaille avec l'équipe technique des occupants de New York.

À plusieurs niveaux au sein des mouvements Occupy, on commence déjà à prendre ses distances avec les principaux réseaux

sociaux – que ce soit par les réseaux locaux déjà mis en place pour chaque occupation, par un projet de réseau international en cours de création appelé [Global Square](#), à la construction duquel Knutson collabore. Il est probable que ces réseaux soient la clé de l'avenir du mouvement Occupy, car la majorité des grands campements aux États-Unis ont été évacués – supprimant de fait les espaces physiques où les militants communiquaient lors d'assemblées générales radicalement démocratiques.

L'idée d'une alternative ouverte aux réseaux sociaux détenus pas des entreprises privées n'est pas nouvelle – des efforts pour créer des alternatives à Facebook et Twitter moins centralisées et open source sont à l'œuvre depuis des années, [Diaspora*](#) et [Identi.ca](#) étant les plus connus.

Mais ces projets ne s'articulent pas spécifiquement sur les mouvements de protestation. Et la montée inattendue du mouvement Occupy aux États-Unis a renouvelé le désir d'une version open source pour une catégorie de logiciels qui joue un rôle de plus en plus important dans la mobilisation et la connexion des mouvements sociaux, ainsi que dans la diffusion de leur action dans le monde.

Les nouveaux mouvements sont tous confrontés à un défi particulièrement ardu pour des services non centralisés : s'assurer que leurs membres sont dignes de confiance. C'est un point crucial pour les militants qui risquent des violences et des arrestations dans tous les pays, voire la mort dans certains. Dans les projets de Knutson et Boyer, les réseaux locaux et internationaux utiliseront un système de cooptation pour établir une relation de confiance. Les participants ne pourront devenir membres à part entière par eux-même comme c'est le cas avec les réseaux sociaux Twitter, Facebook et Google+.

« Il faut connaître quelqu'un dans la vraie vie qui te parraine », explique Knutson.

Selon Boyer, il est plus important d'identifier une personne comme étant digne de confiance que de s'assurer que son identité en ligne corresponde à son passeport ou à son acte de naissance.

« Je respecte les pseudonymes tant qu'on les considère comme un simple pseudonyme et non comme un masque », explique Boyer. En d'autres termes, nul ne devrait se cacher derrière un faux nom pour mal se comporter en toute impunité – ou dans un cas extrême, infiltrer le mouvement pour l'espionner ou le saboter.

Agé de 36 ans, Knutson, qui vit à Milwaukee dans le Wisconsin, a commencé l'année en tant qu'observateur politique avant de devenir un militant d'OWS convaincu. Sa métamorphose a débuté lors des grèves des fonctionnaires en février contre certaines propositions de loi du gouverneur Scott Walker, lesquelles rogneraient sur leurs traitements et affecterait les acquis de leur convention collective.

« Avant cette année, nous pensions que les choses allaient un peu vers le mieux », raconte-t-il. « Mais quand ça a commencé à bouger, en février, on s'est rendu compte que c'était de pire en pire. »

Alors qu'il organisait un camp de protestation « Walkerville », au mois de juin, Knutson a rencontré, grâce à Twitter, des membres du mouvement de protestation espagnol du [15M](#). Ils venaient de mettre en place un site web, « [Take the Square](#) » (Investis la Place), pour suivre les différentes occupations dans le monde, de la Tunisie à Madrid. Il a également rencontré Alexa O'Brien, fondatrice de l'organisation [US Day of Rage](#), pour la réforme du financement des campagnes électorales, et co-fondatrice du mouvement Occupy Wall Street. Après les débuts d'OWS, Knutson a passé quelque temps sur la Côte Est, où il s'est rendu à New York, Boston et Philadelphie et s'est joint aux techniciens de ces villes.

Grâce à toutes ces rencontres, Knutson s'est attelé au développement de la technologie nécessaire à la mise en place d'un réseau support pour les occupations internationales. Mais la politique est une affaire complexe. « Certaines personnes en Espagne en veulent à OWS, parce qu'ils ont accaparé l'attention médiatique », explique-t-il, rappelant que les occupations espagnoles ont été les premières et rassemblent encore bien plus de monde.

Homologue de Knutson, Sam Boyer se concentre sur les occupations américaines, en mettant au point les technologies qui permettent de rassembler par interconnexion ces réseaux sociaux à travers le pays avec le titre adéquat de « Federated General Assembly » (*NdT : Assemblée Générale Fédérée*), ou FGA. Son travail sur Occupy lui a donné une vue globale du mouvement.

Lorsqu'il était étudiant en 2005, Boyer, qui a maintenant 27 ans, s'est impliqué au sein de la « Student Trade Justice Campaign », une organisation qui concentre ses efforts sur la réforme de la politique commerciale. En 2007, il voulait mettre en place une plateforme en ligne pour organiser en groupe les sections locales, et relier ces groupes pendant les discussions nationales – grosso modo la fonction de la FGA. Mais Boyer n'a pu la mettre en place, relate-t-il. « Quand j'ai commencé, je ne savais même pas programmer. »

Boyer s'est donc lancé dans l'apprentissage du développement web, pour lequel il s'est pris de passion. D'abord principalement activiste, il s'est ensuite surtout consacré au code. Sa spécialité est le CMS libre Drupal, sur lequel fonctionnera la FGA.

Knutson, Boyer et les autres geeks d'Occupy n'ont cependant pas à tout construire eux-mêmes. « Il existe des standards déjà depuis longtemps, et nous ne réinventons pas la roue », explique Boyer.

Par exemple, les projets s'appuieront sur un ensemble de technologies connues sous le nom d'OpenID et OAuth, grâce auxquelles un utilisateur peut se connecter sur un nouveau site en utilisant son identifiant et mot de passe d'un réseau social comme Facebook, Google ou Twitter. Ces technologies permettent de s'inscrire à un nouveau service, en se connectant à un compte Twitter ou Google, lequel vous identifie sur le nouveau site sans transmettre votre mot passe tout en vous évitant de devoir vous souvenir d'un énième couple identifiant/mot de passe.

Dans la nouvelle technologie OWS, le réseau d'occupation locale d'un militant peut se porter garant d'un utilisateur auprès d'un autre réseau, et l'ensemble des réseaux locaux se faisant mutuellement confiance, ils peuvent se fier à ce militant. Quelqu'un peut se connecter à un réseau, publier et commenter sur tous les autres.

Certains messages sensibles, concernant par exemple la désobéissance civile, seraient privés. D'autres, comme une liste de revendications ou un communiqué de presse, seraient publics, mais seuls les membres reconnus du réseau pourraient les créer.

FGA veut se distinguer du « Moi, moi, moi » narcissique de Facebook, et se destine surtout aux groupes, pour travailler collectivement sur des sujets définis tels que les banques et monnaies alternatives, ou encore une réforme du mode de scrutin.

Et il y a de quoi faire. Actuellement, la gestion des groupes dans les sites liés à Occupy est une vraie cacophonie.

« En arrivant, la première chose tu vois, c'est un flux de messages inutiles », selon Boyer. Chaque commentaire – qu'il s'agisse d'une idée brillante, d'un troll ou du dernier message d'une ribambelle de « moi aussi » -, apparaît dans le fil et se voit validé. « La seule garantie que vous avez,

c'est qu'une personne seule – et pas le groupe dans son ensemble – a jugé ce message digne d'intérêt », déplore-t-il.

Dans le système de la FGA, chaque groupe discute des informations à publier sur sa page d'accueil, comme la description d'un événement, un article de blog ou le procès-verbal d'une rencontre. « De la même manière que, lorsque vous consultez Reddit, vous savez que les premiers articles sont ceux qui sont les mieux notés, l'utilisateur peut savoir que les messages apparaissant sur une page d'accueil résultent de l'accord concerté du groupe », déclare Boyer.

Les codeurs militants veulent également être en mesure d'obtenir et publier des infos, de les partager avec le reste du mouvement. L'idée, c'est qu'ils disposent de systèmes disparates classant les infos avec des mots-clé communs qui permettront un jour d'effectuer une recherche sur n'importe quel site et d'accéder précisément à des résultats provenant de partout dans le monde.

Le travail d'Ed Knutson consiste à permettre à ces sites de communiquer, même si le contenu peut être en langues différentes (anglais, espagnol, arabe, etc.) et généré par différents systèmes de gestion de contenu (ou SGC) comme Drupal ou WordPress. Le réseau social Global Square sera connecté non pas à travers ces systèmes, mais à partir des standards du « web sémantique » conçus pour lier des technologies disparates.

Un standard clé dans ce domaine porte le nom verbeux de Cadre de Description de Ressource, ou CDR, un système d'étiquetage universel.

Si un indigné veut poster le procès-verbal d'une réunion, par exemple, il peut les entrer dans la boîte texte appropriée, grâce au logiciel de gestion de contenu qui motorise le site. Ce logiciel envoie l'information à une base de données CDR et lui associe un certain nombre de mot-clés universels – par

exemple « procès-verbal », ou quelque autre terme sur lequel les mouvements d'occupation se seraient mis d'accord. L'occupant local pourrait aussi sélectionner « Groupe : Alternatives Bancaires » dans une liste déroulante de propositions et ce mot-clé y serait ajouté aussi. Utiliser les mêmes étiquettes permet à tous les sites d'échanger de l'information. Ainsi, une recherche portant sur un procès-verbal de la part d'un groupe Alternative Bancaire afficherait les entrées de n'importe quel mouvement d'occupation comportant un groupe de ce genre.

Avec CDR, les sites peuvent interagir même s'ils fonctionnent avec différents logiciels de gestion de contenu, comme Drupal (utilisé par la FGA), ou WordPress (utilisé par le groupe espagnol M15).

« La clé, c'est que tout passe par CDR », explique Knutson. « Qu'importe s'ils utilisent Drupal ou un truc à la Frankenstein qui combine différents outils. »

Les codeurs seront toutefois confrontés au problème qui affecte le web depuis des années – les uns et les autres devront se mettre d'accord sur des standards et les adopter. Un projet de longue haleine qui cherche à accélérer ce processus s'appelle [Microformats](#) – une façon d'inclure dans le HTML des balises de données invisibles pour le visiteur humain, mais qui peuvent être comprises par leur navigateur ou par un moteur de recherche. Cela permet notamment de marquer des informations de contact de sorte que le lecteur puisse les ajouter à son carnet d'adresse d'un simple clic, ou d'annoter une recette pour qu'un moteur de recherche permette de chercher les recettes contenant l'ingrédient « épinards ».

Ces moyens de liaison et de collaboration seraient utiles bien au-delà du mouvement Occupy.

« Je pense que n'importe quel groupe de petite ou moyenne taille, ou une équipe constituée d'un membre dans huit villes

différentes, pourrait l'utiliser pour collaborer », explique Knutson. Et il ne voit aucune raison de ne pas répandre cette technologie dans les entreprises.

« Tous les propriétaires de PME font partie des 99% », poursuit-il. « Par ailleurs, chercher à établir des relations avec les entreprises... c'est assez important si l'on veut un impact tangible. »

« Notre projet, c'est en grande partie de permettre une meilleure communication, afin que cette discussion cacophonique soit mieux coordonnée », précise Boyer, en évoquant à titre de comparaison l'[atelier OWS](#) d'une conférence ayant eu lieu le 18 décembre à New York, au cours duquel le modérateur avait demandé à chacun de crier sa meilleure idée pour le mouvement.

Toutes étaient sans doute de bonnes idées, raconte Boyer. Mais il n'a pu en entendre une seule, car elles étaient noyées dans le brouhaha.

La toile de confiance entre réseaux, les étiquetages CDR qui lient les données entre les occupations, les consensus des groupes de travail sur le contenu à publier, tout est conçu pour aider les personnes à se connecter les unes aux autres et accéder à la bonne information. « Que la multitude de gens qui s'intéressent au mouvement comprennent l'ampleur de ce qui se passe », dit Boyer. Mais pour l'instant, tous ces projets restent au stade des idées. Et quoi qu'il en émerge, cela viendra par fragments.

Sam Boyer espère un lancement dans les prochaines semaines de ce qu'il qualifie de tremplin – une liste des mouvements d'occupations à travers le monde, appelé en toute simplicité, pour l'instant, [directory.occupy.net](#). Le site Take the Square du mouvement M15, fournissait, comme d'autres, quelque chose d'équivalent depuis mai. Mais [directory.occupy.net](#) sera unique dans son utilisation des CDR et autres technologies pour

étiqueter l'ensemble des données. Il permettra aussi aux participants de tous les mouvements d'occupation d'être maîtres de leurs contributions et de les mettre à jour.

« Ce répertoire devrait être utile, mais ce n'est pas encore notre lancement en fanfare », tempère Boyer. Il espère qu'il aura lieu quelque part au printemps, lors du lancement d'une version rudimentaire de FGA.

Le réseau Global Square que Knutson contribue à mettre en place est en voie de finalisation et devrait être lancé en janvier, avec des liaisons basiques entre divers sites Occupy qui permettront d'échanger des messages, republier des articles et poster des commentaires inter-réseaux.

« Selon moi, ce serait déjà un succès considérable que d'amener quelques-uns de ces outils [de conception web](#) utilisés par tout le monde, comme Elgg, Drupal, MediaWiki et peut-être WordPress, à travailler ensemble », explique-t-il.

Mais le simple fait d'organiser cette discussion n'a pas été une mince affaire. « C'est difficile d'amener les uns et les autres à se pencher sur ce genre de question. »

Notes

[1] Crédit photo : [Sasha Kimel](#) (Creative Commons By)

Une communauté de pratique se cache-t-elle derrière votre

site web ?

Framasoft se présente volontiers comme un réseau de sites web visant à faire connaître et diffuser le logiciel libre. Sauf qu'en s'arrêtant là rien ne le distingue à priori des autres sites web comme celui du téléachat de TF1 par exemple.



En bout de chaîne tous ces sites proposent un service au visiteur mais il est intéressant de s'interroger sur la finalité de ce service et surtout la manière dont il a été motivé, imaginé et réalisé^[1].

Seul dans son coin ou partie prenante d'une [communauté de pratique](#) ?

Telle est la petite réflexion-traduction du jour...

Une communauté de pratique est plus qu'un site web

[A community of practice is more than a website](#)

Steve Radick – 10 novembre 2011 – OpenSource.com

(Traduction Framalang : Lolo le 13, Julien et Pandark)

Une communauté de pratique (CoP, pour community of practice) est, d'après les anthropologues cognitifs [Jean Lave](#) et [Etienne Wenger](#), un groupe de personnes qui partagent un intérêt, une compétence, et/ou une profession.

Au cours des dernières années, le terme de « communauté de pratique » est entré dans le lexique des mots à la mode des

réseaux sociaux avec la *collaboration virtuelle*, l'*engagement*, les *plateformes*, et l'*Entreprise 2.0*. Les grands entrepreneurs veulent les implémenter, on demande aux nouveaux employés de les rejoindre, et on dit aux managers expérimentés de les soutenir, mais que sont-elles exactement ?

À aucun endroit dans la définition ci-dessus ne sont mentionnés les mots *site web*, *wiki*, *blog*, ou *réseau social*. Nulle part il n'est dit que cela doit être virtuel ou physique, ni même uniquement l'un des deux. Il n'y a pas de références aux outils qui sont utilisés pour faciliter la communication et la collaboration, et pas plus de définition d'un ensemble de caractéristique qui déterminerait comment une communauté de pratique fonctionne ou sur quels sujets portent les discussions.

Un groupe de gens qui partagent un intérêt, une compétence et/ou une profession. Ça semble assez simple, pas vrai ? Si on le présente ainsi, chacun pourrait dire qu'il est déjà membre d'une douzaine de communautés de pratique – au travail, à l'église, à l'école, etc. C'est simplement un groupe de gens qui communiquent et collaborent ouvertement autour d'un sujet qui leur tient à coeur. L'existence des CoPs est aussi ancienne que le désir des gens de faire et d'apprendre les uns des autres.

Ce n'est pas parce que toutes leurs communications et collaborations n'apparaissent pas sur votre site que les gens ne sont pas déjà en train de communiquer et collaborer dans les coulisses à propos de ce centre d'intérêt partagé. Les communautés de pratique sont vivantes et s'épanouissent dans la plupart des organisations.

Créez-vous une communauté de pratique ou allez-vous uniquement ajouter un site web de plus ? Comment votre CoP est-elle en phase avec certaines de ces hypothèses ci-dessous ?

- Les gens passent du temps bénévole à aider les autres au

sein d'une communauté de pratique. Les gens visitent un site pour télécharger ce dont ils ont besoin

- Les CoPs se concentrent sur l'ajout de valeur pour leurs membres. Les sites se concentrent sur le fait d'avoir de nouveaux utilisateurs.
- Le succès d'une CoP est mesurée avec des anecdotes vécues ensemble, des projets collectifs et la satisfactions de ses membres. Le succès d'un site est mesuré avec des hits, des visites et des références venant d'autres sites.
- Le membre d'une CoP partage son expertise pour créer de nouvelles fonctionnalités. Un site rémunère des gens pour ajouter de nouvelles fonctionnalités.
- Une CoP est construite autour des conversations. Un site est construit autour du contenu.

Des communautés de pratique nous ont entourés depuis des décennies et le feront encore pour des décennies, elles ont aidé d'innombrables organisations à faire des changements majeurs, à accroître leur efficacité, à supprimer les doublons et à rendre le travail plus agréable. Dans bien des cas, l'utilisation des réseaux sociaux a amélioré ces CoPs en leur donnant plus d'outils et de possibilités d'interconnecter les gens ensemble. Malheureusement, les réseaux sociaux participent également à séparer les gens en produisant du contenu singulier qui flatte avant tout leur ego.

Et vous que construisez-vous ?

Pour plus d'information à propos des communautés de pratique, voir [« Cultivating Communities of Practice : A Guide to Managing Knowledge »](#), édité par Harvard Business School Press en 2002 par Étienne Wenger, Richard McDermott et William M. Snyder.

Notes

[1] Crédit photo : [Felix E. Guerrero](#) (Creative Commons By-Sa)

Librologie 6 : À quoi rêvent les moutons électriques

Bonjour tout le monde,

Ceux et celles pour qui ces chroniques [Librologiques](#) sont d'une lecture un peu aride (c'est également mon cas, le croiriez-vous), seront peut-être rassurés de savoir que l'épisode d'aujourd'hui termine (provisoirement) l'approche quelque peu théorique entamée avec l'épisode 3, intitulé *La Revanche des...* Ah non, attendez que je m'y retrouve – j'y suis : [User-generated multitude](#), c'est cela.

Dans l'épisode d'aujourd'hui, donc, je vous propose de revenir sur les pratiques culturelles sous licences Libres, leur *utilité* et l'adéquation ou non de celles-ci (les licences Libres) pour celles-là (les pratiques culturelles, faut suivre aussi)^[1]. Plus que jamais, les [commentaires](#) sont là pour recueillir vos réactions, réflexions, témoignages et – ô surprise – vos commentaires.

Bonne lecture !

Valentin Villenave

Librologie 6 : À quoi rêvent les moutons électriques

Peut-on appliquer les licences Libres aux œuvres de l'esprit ?

(C'est-à-dire, étendre les modèles de licences alternatives, autorisant la libre diffusion voire la modification des œuvres, au-delà des seuls logiciels Libres ?)

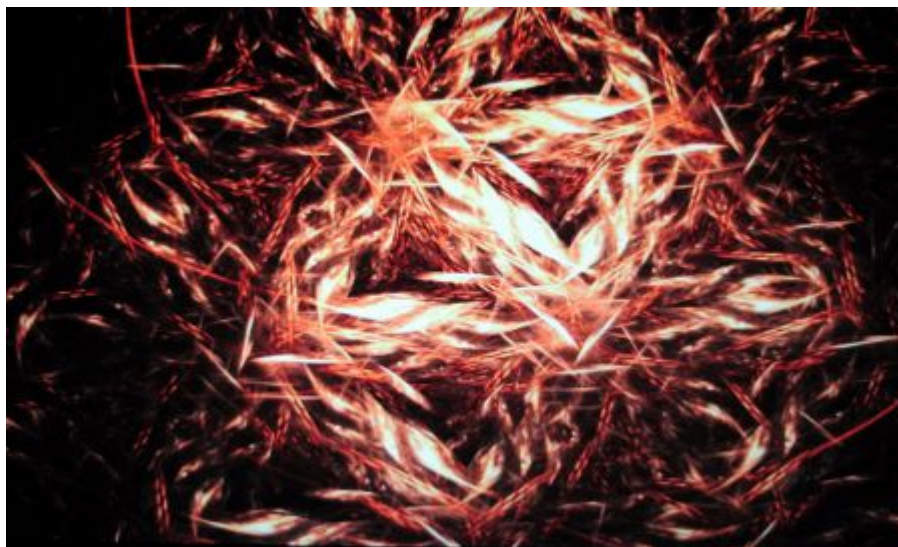
C'est une question récurrente sur les [forums](#) et listes électroniques Libristes.

Une question que l'on n'amène en général pas frontalement, mais que l'on va glisser au détour d'une phrase – on la trouvera d'ordinaire introduite par des marqueurs tels que « *je ne suis [pas sûr](#) que* », « *reste à savoir si* », « *il ne me semble pas évident* », etc. – quand on n'entre pas directement dans l'attaque peu subtile « *vous voulez [obliger](#) les artistes à publier sous licences Libres (et donc, à crever de faim) ? C'est du stalinisme pur !* ».

Une question sur laquelle, *naturellement*, chacun a peu ou prou son opinion pré-établie. Nul besoin d'argumenter, de réfléchir ou de démontrer.

C'est que cette question n'en est, évidemment, pas *vraiment* une.

C'est un [troll](#).



J'ai déjà tenté ailleurs – [longuement](#) – de me pencher sur cette question, dans l'espoir de tordre le coup définitivement à ce serpent de mer trolloïde du milieu Libre. Cependant il me semble intéressant de prendre le temps de critiquer le point de vue selon lequel les licences Libres ne devraient convenir qu'aux programmes informatiques, et notamment d'examiner quels idéologèmes le sous-tendent. En effet, Libriste ou non, nul

n'est à l'abri de ses propres préjugés, au premier rang desquels cette *mythologie déjà évoquée* qui consiste à voir en l'œuvre d'art un objet échappant aux contingences ordinaires, et en l'artiste-*créateur* (pour peu qu'il soit *professionnel*, bien sûr) un être en marge des exigences sociales.

D'un point de vue légal et pratique, pourtant, bien peu de choses distinguent un programme informatique de tout autre *contenu* immatériel : un logiciel est une œuvre de l'esprit soumise à la « Propriété Littéraire et Artistique » – encore une distinction arbitraire, au demeurant, qu'il conviendrait de mettre en question. Et un nombre croissant d'artistes s'expriment d'ailleurs au moyen d'outils informatiques qui les amènent parfois à créer de véritables « programmes », au sens strict. (Des pratiques artistiques sur lesquelles nous aurons l'occasion de revenir.)

Pourquoi, dès lors, séparer arbitrairement ces œuvres de l'esprit en, d'un côté, l'art, de l'autre les logiciels ? Certes, il peut arriver que les « œuvres d'art » posent des contraintes inédites aux licences, et nécessitent quelques adaptations juridiques (c'est le propos des licences Creative Commons, dont j'ai [parlé ailleurs](#), et de la licence Art Libre qui, nous le verrons plus bas, est timidement recommandée par le projet GNU). Mais le principe de base reste le même, et il a [été établi](#) que les libertés garanties à l'utilisateur de logiciels peuvent se transposer aisément à l'amateur d'art.

Ce qui sous-tend en fait cette dichotomie arbitraire, c'est le « bon sens » ordinaire par lequel tout un chacun délimite sa conception de l'art. Les bouleversements artistiques du XXe siècle semblent avoir quelque peu mis à mal les critères traditionnels d'appréciation du public : peut-on encore dire que « l'art, c'est ce qui plaît » après Picasso ? Que « l'art, c'est ce qui est original » après l'urinoir de Duchamp ou les boîtes de soupe de Warhol ? Peut-on encore définir l'art par la « légitimité » sociale de son auteur, après le [Coucher de soleil sur l'Adriatique](#) peint par l'âne Lolo (sic) ?



Reste un critère auquel se raccrocher (voire se cramponner, d'autant plus fermement que tous les autres sont en déroute) : celui de *l'utilité*. Une œuvre d'art, nous dit le bon sens ordinaire, n'est pas quelque chose dont on se sert pour accomplir telle ou telle tâche. Cette position est également celle de la Loi, qui depuis deux ou trois siècles oppose à l'Art (absolu) les « arts utiles », c'est-à-dire inventions et méthodes de fabrication. Il sera donc communément admis que l'art « noble », digne de respect, se doit d'être inutile : méprisons donc de bon cœur les fanfares ou la musique militaire (fusse-t-elle de Schubert), et les berceuses que l'on chante aux enfants.

Mais cette fois, c'est le reste de la vie qui revient en contrebalance : parmi tous les objets dont nous faisons « usage », combien sont, *de facto*, indispensables ou simplement, objectivement utiles ? Une large part des logiciels installés sur nos ordinateurs, par exemple, ne sont ni strictement nécessaires ni même utiles (jusqu'à [l'absolument inutile](#)). Ainsi, les jeux vidéo sont apparus [exactement en même temps](#) que les ordinateurs. Sans même aller jusque là, n'importe quelle interface moderne comporte une majorité d'éléments qui n'ont pour seule raison d'être, que de *plaire*. Si les logiciels servent à se divertir, et le *design* à plaire, il n'y a alors plus [aucune raison](#) pour considérer l'informatique différemment de, par exemple, la musique : de même que le comte Kayserling commanda à Bach des [variations](#) pour clavecin afin de l'aider à dormir la nuit, le citoyen moderne se laissera bercer par les [moutons électroniques](#) de son [économiseur d'écran](#).

C'est donc dire, d'une part, que le critère d'« utilité » n'est pas un commutateur binaire, mais plutôt un axe linéaire sur lequel existent une infinité de degrés, et d'autre part que, quand bien même l'on tracerait une barrière nette, l'on serait surpris de voir que ce qui « tombe » d'un côté ou de l'autre n'est pas nécessairement ce à quoi l'on s'attendrait. J'irai même jusqu'à affirmer que le geste du programmeur n'est ni moins technique, ni moins intrinsèquement [chargé d'expressivité](#), ni moins ontologiquement [digne d'admiration](#) ou de terreur, que celui de l'« artiste » ; la seule *distinction* de l'artiste (au sens bourdieusien du terme) est d'ordre social, et nous [avons vu](#) combien cette quantification est illusoire.

De même, l'opinion « naturelle » qui consiste à voir en l'Œuvre d'Art un objet achevé, signé et sacré, là où l'objet utilitaire (et tout particulièrement le programme informatique) est un objet transitoire, temporaire, criblé de défauts et dont on s'empressera de se débarrasser pour en obtenir une *nouvelle* version, plus récente, plus aboutie, en attendant encore la prochaine, cette vision disais-je, est éminemment liée à notre contexte historique : en-dehors de notre société occidentale de ces cinq ou six derniers siècles, les pratiques culturelles et rituelles ne sont pas nécessairement distinctes, et il est bien rare pour un « auteur » d'éprouver le besoin de signer individuellement son œuvre ; en retour, dans notre monde post-industriel (ou [pleinement industriel](#), si l'on suit Bernard Stiegler) où l'artisan n'est plus qu'un souvenir, il est communément admis que tout objet utilitaire est le fruit du travail indistinct d'une légion d'ingénieur anonymes, et l'on se souciera bien peu de savoir si le logiciel que l'on utilise a un ou plusieurs auteurs. Si l'informatique a tout de même produit des noms célèbres, c'est avant tout par ce processus de « mythification » qu'est le *star-system* : Bill Gates ou Steve Jobs fascinent davantage pour leur *success-story* que pour leur travail technique, et de son côté le mouvement Libre cherche

en ses grands informaticiens des héros ([Linus Torvalds](#)) ou, si l'on peut dire, des hérauts ([Richard Stallman](#) ou Sir [Tim Berners-Lee](#)) – ce que je [décrivais](#) précédemment sous le terme de « culte ».

Unicité de l'auteur, singularité sociale de l'artiste, intégrité de l'œuvre : autant de notions historiquement datées – et qui, même d'un point de vue historique, s'avèrent bien illusoires : aussi loin que nous puissions regarder, les artistes ont toujours dû s'adapter aux goûts du public, aux contraintes économiques ou politiques, et partager avec leur contemporains la paternité de leur travail. J'ai [déjà](#) eu l'occasion d'aborder [l'exemple](#) des compositeurs des XVIIe et XVIIIe siècles, qui, s'ils signaient certainement leurs œuvres, ne se privaient pas d'emprunter ici et là – quand ce n'était pas les interprètes eux-même qui ré-arrangeaient ou faisaient réécrire certains passages ! J'ai également [tenté d'expliquer](#) que les musiciens d'antan que nous révérons aujourd'hui comme des génies intemporels, n'avaient probablement pas de préoccupations d'une autre hauteur que les faiseurs-de-culture d'aujourd'hui. Depuis plus d'un siècle, le cinéma nous rappelle de façon éclatante combien l'élaboration d'une œuvre est une *production*, ici au sens industriel du terme – au point que [même Fox News](#) en vient à s'alarmer de la prolifération des franchises et autres remakes : nous attendons le prochain *James Bond* comme la prochaine version de tel jeu vidéo ou système d'exploitation, en espérant qu'il sera encore plus plaisant et nous en donnera davantage *pour notre argent*. C'est ignorer que trois siècles plus tôt, le public britannique de Händel attendait probablement de la même façon son prochain oratorio !

Signe ultime de cette industrialisation de la culture, que nous avons [déjà présenté](#) : les mêmes industriels qui érigent les « créateurs » en figures sacrées, s'empressent dans un même mouvement de réduire leur production à sa simple quantification marchande sous le terme « contenu », qui peut

désigner indifféremment des films, des pistes musicales ou des images, en un mot, tout ce que l'on nous peut vendre, littéralement, au poids.



Il y a quelque chose de paradoxal à constater que, même parmi les Libristes les plus endurcis, ceux-là même qui encouragent les informaticiens et chercheurs à publier sous licences Libres le fruit de leur travail, n'ont pas la même attente (voire exigence) de la part des auteurs et artistes. Sur le site gnu.org déjà mentionné, Richard Stallman lui-même [indique](#) :

Nous n'adoptons pas le point de vue que les œuvres d'art ou de divertissement doivent être Libres ; cependant si vous souhaitez en libérer une nous recommandons la [Licence Art Libre](#).

Une [autre page](#) reprend même à son compte le critère d'utilité que j'évoquais plus haut :

Les œuvres qui expriment l'opinion de quelqu'un – mémoires, chroniques et ainsi de suite – ont une raison d'être fondamentalement différente des œuvres d'utilité pratique telles que les logiciels ou la documentation. Pour cette raison, nous leur demandons des autorisations différentes, qui se limitent à l'autorisation de copier et distribuer l'œuvre telle-quelle.

La licence [Creative Commons Attribution-Pas d'œuvres dérivées](#) est utilisée pour les publications de la Free Software Foundation. Nous la recommandons tout particulièrement pour

les enregistrements audio et/ou vidéo d'œuvres d'opinion.

Nous avons pourtant vu que Stallman a très tôt compris l'importance potentielle des licences Libres au-delà du code informatique, et se plaît à définir le mouvement Libre comme un mouvement social, politique ou philosophique ; cette soudaine timidité lorsqu'il s'agit de l'art n'en est que plus surprenante – et n'a [pas manqué](#) d'être [pourfendue](#) par ceux et celles qui aspirent à un mouvement Libre digne de ce nom dans les domaines culturelles.

L'hypothèse que je pourrais formuler, est que rms n'est tout simplement pas intéressé par l'art. La culture « de divertissement » l'intéresse [probablement](#), ainsi que la littérature qu'il nomme « d'opinion » ; cependant, difficile de se défaire de l'impression que ces formes intellectuelles dépourvues « d'utilité pratique » lui semblent, somme toute, subalternes. Si rms a – quoique tardivement – [pris conscience](#) des dangers que pose à la démocratie la répression de la libre circulation des œuvres, le point de vue des artistes eux-même lui demeure clairement étranger.

Peut-être est-ce là le plus grand échec du mouvement Libre : de n'avoir pas, de *lui-même*, dépassé plus tôt les frontières de l'informatique et de cette absurde notion *d'utilité*. Comme me l'exposait tout récemment [Mike Linksvayer](#) lui-même, il est presque honteux qu'aient dû se développer, avec quinze ans de retard, des licences spécialement pensées pour l'art et la culture, au lieu d'une simple évolution de licences logicielles telles que la licence [GPL](#). Ce décalage d'une ou deux décennies vis-à-vis de l'informatique Libre est, encore aujourd'hui, un des (nombreux) [handicaps](#) dont souffre le monde culturel Libre.



Le milieu des licences Libres est donc encore largement déconnecté des milieux artistiques. Les Libristes eux-mêmes sont en général nettement plus familiers de l'informatique que des pratiques culturelles (particulièrement « classiques », j'y reviens plus bas) ; leurs modes de consommation culturelle sont plus tournés vers la culture de masse – où l'on ignore notoirement toute possibilité de licences alternatives – que vers la création artistique ou la culture classique. Ceux-là même qui veillent à n'installer sur leurs ordinateurs que des logiciels Libres (à quelques éventuels [compromis](#) près), sont à même de faire une [consommation immodérée](#) de « contenus » [propriétaires](#) – la culture geek étant d'ailleurs presque entièrement construite sur un patrimoine non-libre : *Le Seigneur des anneaux*, *Star Trek*, *La Guerre des étoiles*, *Le Guide du routard galactique*...

Pour certains, il y a là une évidence décomplexée : de toute façon, les œuvres d'art n'ont pas à être sous licences Libres, ce n'est pas *fait pour cela*. Pour d'autres au contraire, c'est un état de fait presque honteux : l'on ne demanderait pas mieux que de pouvoir n'écouter que de la « musique libre », par exemple, mais les œuvres existantes sont tellement peu connues / difficiles d'accès / introuvables / pauvres... Reproches d'ailleurs partiellement mérités (nous y reviendrons) – et qui auraient aussi bien pu, au demeurant,

être adressés aux logiciels Libres eux-même il y a une quinzaine d'années.

Peut-être est-ce, au moins en partie, pour expier cette mauvaise conscience que ce même public Libriste se rue sur quelques œuvres ou sites web culturels publiés sous licences alternatives : les [films](#) (au demeurant admirables) de la fondation Blender, les dessins de Nina Paley ou encore le site Jamendo (sujets sur lesquels nous reviendrons prochainement)... Cependant que d'autres fonds librement disponibles, nettement plus fournis, restent largement ignorés : je veux parler du patrimoine écrit, notamment dans le domaine public. Nous [évoquions récemment](#) le projet Gutenberg, auquel il faudrait ajouter, dans le domaine des livres, Wikisource ou même Gallica, mais également le domaine des partitions musicales (IMSLP.org, mutopiaproject.org, cpdl.org), ou celui des films en noir et blanc (archive.org)... autant de formes culturelles qui ne font pas recette auprès du public Libriste dans son écrasante majorité (lequel public se montre d'ailleurs souvent peu concerné par la défense du domaine public en général).

Si les Libristes sont principalement tournés vers les cultures « de consommation », la grande majorité des artistes et auteurs, inversement, ne connaît guère d'autre modèle que le droit « d'auteur » traditionnel, avec l'inféodation qu'il comporte à tout un système d'intermédiaires (éditeurs, distributeurs, sociétés de gestion de droits) dont il est presque impossible de sortir, et qui empêche même d'envisager l'existence d'alternatives quelles qu'elles soient. J'ai moi-même eu l'[occasion](#) d'évoquer la sensation d'apatride que peut avoir un musicien dans le milieu Libre, et un Libriste dans le milieu musical.

Il n'en faut saluer que davantage la bonne volonté de tous ceux qui, de part et d'autre, s'emploient à [lancer des ponts](#), même de façon parfois maladroite ou mûs par la « mauvaise conscience » que j'évoquais plus haut. La devise du [Framablog](#) exprime à merveille ce point de vue :

mais ce serait peut-être l'une des plus grandes opportunités manquées de notre époque si le logiciel libre ne libérait rien d'autre que du code.

On ne peut donc que souhaiter que le public Libriste, d'une part, mette progressivement en question ses propres modes de consommation culturelle, et d'autre part, sache s'abstraire de cette idéologie rampante qui consiste, en célébrant la « sublime inutilité » de l'art, à mettre les artistes hors du monde, dans une case clairement délimitée et quantifiable, et s'assurer qu'ils y restent. La figure sacralisée de l'artiste-créateur (tout comme celle du « professionnel », autant de termes que j'ai [déjà démontés](#)) que brandissent les industriels de la culture en toute hypocrisie, ne sert qu'à masquer cette démarche de marginalisation des artistes, de ringardisation organisée de la culture savante, et en dernière analyse, d'une certaine forme de mépris.

Une pensée Libriste digne de ce nom, au contraire, me semble devoir accepter l'idée qu'une œuvre d'art – utile ou non ! – puisse être, tout comme un programme informatique, partagée, retravaillée, voire détournée [sous certaines conditions](#). Le rôle du mouvement Libre est pour moi de remettre l'art en mouvement, et l'auteur à sa [place](#) : celle d'un citoyen parmi d'autres, venant à une époque parmi d'autres.

Notes

[1] Crédit illustrations : [Paul Scott \(CC by-sa\)](#), [Boronali – Coucher de Soleil sur l'Adriatique \(CC by-sa\)](#), [Mouton – Mouton \(Art Libre\)](#) et [Paul Downey \(CC by\)](#)

Pseudo ou vrai nom ? De l'impact des normes sociales sur les réseaux sociaux

À l'occasion de la sortie de Google Plus, on a beaucoup évoqué la question de l'identité numérique via le choix, imposé ou non, du pseudo ou du vrai nom (lire par exemple l'article d'Owni [Google Plus, la dictature des vrais noms](#)).



Dans l'article ci-dessous, traduit par [Clochix](#)^[1], l'influente [Danah Boyd](#) nous rappelle l'impact, souvent non prévisibles, des [normes sociales](#) dans la direction et les usages d'une plateforme Web communautaire telle qu'un réseau social^[2].

Elle affirme ainsi : « Les normes sociales ne font pas partie du logiciel. Elles n'apparaissent pas en expliquant aux gens comment ils doivent se comporter. Les normes sociales apparaissent lorsque les utilisateurs comprennent comment une technologie a du sens et s'intègre dans leur vie. Les normes sociales se renforcent à mesure que les gens intègrent leur propres valeurs et croyances dans le système. »

Certes oui, sauf peut-être lorsque le logiciel est un logiciel libre car alors on peut émettre l'hypothèse qu'un certain nombre de normes sociales, positives et directement induites par la licence libre, feront d'emblée leur apparition. Ce qui pourrait faire l'objet d'un débat dans les commentaires et justifier la présence de cet article sur le Framablog ☐

Concevoir en respectant les normes

sociales, ou comment ne pas créer de foules en colère

[Designing for Social Norms \(or How Not to Create Angry Mobs\)](#)

*Danah Boyd – 5 août 2011 – Apophenia
(Traduction Framalang : Clochix)*

Dans son livre de référence [« Code »](#), Larry Lessig soutient que les systèmes sociaux sont régis par quatre forces : le marché, la loi, les normes sociales et l'architecture ou le code. En réfléchissant aux médias sociaux, beaucoup de gens ne pensent qu'en terme de monétisation. De même, lorsqu'apparaissent des problématiques comme la vie privée, on voit régulièrement entrer en scène une régulation légale. Et naturellement, les gens pensent toujours à ce que le code permet ou non de faire. Mais je trouve déprimant que si peu de gens pensent au pouvoir des normes sociales. En fait, on ne pense souvent au pouvoir régulateur des normes sociales que lorsque les choses tournent vraiment mal. Et à ce moment, elles sont souvent hors de contrôle, réactionnaires et confuses pour tout le monde. On a vu cela avec les problèmes de vie privée et on le voit encore avec les débats sur les politiques en matière d'utilisation de son « vrai nom ». Au fur et à mesure que je lis la discussion que j'ai provoquée sur ce sujet, je ne peux m'empêcher de penser que nous avons besoin d'un échange plus critique sur l'importance de concevoir en ayant en tête les normes sociales.

Les bons concepteurs d'interface utilisateur savent qu'ils ont le pouvoir d'influencer certaines pratiques sociales par la façon dont ils conçoivent les systèmes. Et les ingénieurs oublient souvent de créditer les gens qui font l'interface pour leur important travail. Mais concevoir le logiciel lui-même n'est qu'une fraction du défi en matière de conception lorsque l'on pense à toutes les implications. Les normes sociales ne font pas partie du logiciel. Elles n'apparaissent

pas en expliquant aux gens comment ils doivent se comporter. Et elles ne suivent pas forcément les logiques du marché. Les normes sociales apparaissent lorsque les gens – devrait-on dire les utilisateurs – comprennent comment une technologie a du sens et s'intègre dans leur vie. Les normes sociales se renforcent à mesure que les gens intègrent leur propres valeurs et croyances dans le système et aident à structurer comment les utilisateurs suivant le comprendront. Et de même qu'en matière d'interactions sociales, « la première impression compte », je ne peux pas sous-estimer l'importance des utilisateurs précoces. Ils façonnent la technologie sur des points critiques et jouent un rôle central dans l'édification des normes qui régissent un système.

La façon dont est lancé un nouveau média social a une importance critique. Votre compréhension d'un système en réseau sera largement influencée par les gens qui vous y ont introduit. Lorsqu'un logiciel se répand lentement, les normes ont le temps de bien cuire, les gens peuvent travailler à ce qu'elles devraient être. Mais lorsqu'il se développe rapidement, il y a beaucoup plus de chaos en matière de normes sociales. À chaque fois qu'un nouveau système apparaît, il y a inévitablement plusieurs normes en compétition, promues par des gens déconnectés les uns des autres. (Je ne peux vous dire combien j'aimais regarder [Friendster](#) lorsque les gays, les participants au [festival Burning man](#) et les blogueurs n'étaient pas conscients de l'existence des autres). Plus les choses vont vite, plus rapidement ces collisions arrivent et plus il y a de confusion sur les normes à adopter.

La culture de l'utilisation de son « vrai nom » sur Facebook ne s'est pas répandue à cause des conditions d'utilisation. Elle s'est développée parce que les normes ont été fixées par les premiers utilisateurs du service, que les gens l'ont vu et s'y sont adaptés. De même, la culture des pseudonymes s'est développée parce que les gens ont vu que c'est ce que faisaient les autres et ont reproduit cette norme. Lorsque les

dynamiques sociales sont autorisées à se développer de façon organique, les normes sociales ont un pouvoir de régulation plus puissant que n'importe quelles règles d'utilisation formalisées. À ce moment, vous pouvez souvent formaliser la norme dominante sans rencontrer trop de résistance, surtout si vous laissez une marge de manœuvre. Mais lorsque vous commencez avec une politique de régulation sévère qui ne s'inspire pas de normes sociales – comme l'a fait Google Plus – la résistance sera forte.

Pensons à nouveau un instant à Friendster... Vous vous souvenez de Fakester ? J'ai écrit à leur sujet [ici](#) (NdT: *les faux profils, notamment de célébrités*). Friendster a perdu un temps fou à jouer au [jeu de la taupe](#) avec eux, supprimant les « faux » comptes et en s'en prenant à quelques-uns des plus influents de ses utilisateurs. Le « génocide de Fakester » a amené un nombre impressionnant de gens à quitter Friendster pour rejoindre MySpace, notamment des groupes de musique, parce qu'ils ne voulaient pas être façonnés par Friendster. Le concept de Fakester est mort sur MySpace, mais sa pratique principale – la possibilité pour des groupes d'avoir des représentations reconnaissables – a fini par devenir la principale fonctionnalité de MySpace.

Les gens n'aiment pas être façonnés. Ils n'aiment pas qu'on leur impose la façon d'utiliser un service. Ils ne veulent pas qu'on leur dise de se comporter comme ses concepteurs attendent qu'ils le fassent. Les conditions d'utilisation strictes ne créent pas de bon comportements, elles génèrent des utilisateurs énervés.

Ça ne signifie pas que vous ne pouvez pas ou ne devriez pas concevoir votre produit pour encourager certains comportements. Naturellement vous devriez. Tous l'art de la conception est de créer un environnement où les gens s'investissent de la manière la plus fructueuse et la plus saine possible. Mais concevoir un système pour encourager le développement de normes sociales saines et fondamentalement

différent d'arriver et de dire brutalement aux gens comment ils devraient se comporter. Personne n'aime recevoir de fessée, et surtout pas une foule d'adultes obstinés.

De manière ironique, la plupart des gens qui ont adopté Google Plus parmi les premiers utilisaient leur vrai nom, par habitude, ou parce qu'ils pensaient que c'est ainsi que le système devrait fonctionner. Quelques uns ne le faisaient pas. La plupart de ceux-ci utilisaient un pseudonyme reconnaissable, ils n'essayaient même pas de duper quiconque. Leur faire la chasse était juste complètement stupide. C'était faire étalage de sa force, et les gens se sont sentis désemparés. Ils sont devenus furieux. Et à ce moment là, il ne s'agit même plus de savoir si la politique du « vrai nom » était initialement une bonne idée; à présent, c'est un acte d'oppression. Google Plus aurait été dix bazillions de fois meilleur s'ils avaient encouragé discrètement cette politique sans en faire un plat, s'ils avaient choisi de ne la suivre strictement que dans les cas les plus flagrants. Mais à présent ils sont coincés entre le marteau et l'enclume. Ils doivent soit continuer dans cette voie et gérer les foules en colère, ou laisser tomber en signe d'apaisement dans l'espoir que la colère se calme. Il n'aurait pas dû en être ainsi, et ça ne l'aurait pas été s'ils avaient pensé à encourager les pratiques qu'ils voulaient davantage par la conception que par la force.

Il y a bien sûr des raisons légitimes de vouloir encourager les comportements civiques en ligne. Et naturellement les trolls font de sérieux dommages sur un média social. Mais une politique d'usage du « vrai nom » n'arrête pas un troll non repent ; ce n'est qu'une haie de plus qu'il s'amusera à franchir. Dans mes travaux avec des adolescents, je rencontre tous les jours des cas de harcèlement écrit entre des gens qui savent exactement qui est qui sur Facebook. L'identité de nombreux trolls est connue. Mais ça ne résout pas le problème. Ce qui compte c'est comment la situation sociale est façonnée,

les normes sur ce qui est approprié et ne l'est pas, et les mécanisme de régulation à la disposition de chacun (en faisant honte publiquement ou via une intervention technique). Une culture où les gens peuvent bâtir leur réputation sur leur présence en ligne (que ce soit avec leur « vrai » nom ou avec leur pseudonyme) a un long combat à mener contre les trolls (bien que ça ne soit en aucun cas une solution infaillible). Mais cette culture ne s'obtient pas par la force; vous y arrivez en encourageant l'apparition de normes sociales saines.

Les entreprises qui créent des logiciels que les gens utilisent ont du pouvoir. Mais elles doivent être très très prudentes dans la façon dont elles affirment cette autorité. C'est très simple d'arriver et d'essayer de façonner l'utilisateur de force. C'est beaucoup plus dur de travailler assidûment à concevoir et créer l'écosystème dans lequel des normes saine émergeront. Pourtant, ce dernier point est d'une importance capitale pour la constitution de communautés en bonne santé. Parce que vous ne pouvez pas obtenir une communauté vivace par la force.

Notes

[1] De Clochix, on pourra lire l'intéressant (et déprimant) billet sur les problèmes actuels de Mozilla en particulier vis-à-vis de sa communauté : [Quel gâchis...](#)

[2] Crédit photo : [Jack Newton](#) (Creative Commons By-Sa)

Orthophonie et logiciel libre

– Rencontre avec Rémi Samier

[Fin octobre](#), la version 1.0 du [FramaDVD École](#), un DVD ressources et logiciels libres à destination des écoles primaires, était finalisée et proposée au téléchargement. Cette sortie a été particulièrement bien accueillie et relayée par de nombreux sites, notamment des sites de circonscription de l'éducation nationale, mais également par des magazines^[1].



Le DVD est disponible à l'achat^[2] depuis le mois de décembre depuis notre boutique [EnVenteLibre](#) et les premières ventes sont encourageantes.

Différents témoignages que nous avons reçus, nous ont montré que le FramaDVD École n'était pas utile qu'aux écoles primaires. Le message envoyé par Rémi Samier, orthophoniste et webmestre du site [Orthophonie Libre](#)^[3], nous a semblé particulièrement significatif. Nous lui avons donc proposé une interview que je vous laisse découvrir.

Bonjour Rémi, peux-tu te présenter en quelques mots ?

Bonjour à toute l'équipe de Framasoft et aux lecteurs du Framablog, je suis orthophoniste, membre du collectif [Giroll](#) et initiateur du projet [Contributions et Logiciels Libres en Orthophonie – Logopédie](#).

**Pourquoi portes-tu un intérêt particulier au logiciel libre ?
Depuis quand ?**

J'ai commencé à m'intéresser au logiciel libre vers 2007 – 2008, principalement par l'intermédiaire des réflexions de [Bernard Stiegler](#) et de l'association [Ars Industrialis](#) sur les nécessités de développer une politique des technologies de

l'esprit et une économie de la contribution.

Puis fin 2008, un ami m'a montré une distribution linux installée sur son PC. J'ai trouvé ça tellement génial que, quelques semaines plus tard, je franchissais le pas en installant Ubuntu sur mon ordinateur portable.

Comment as-tu fait le lien entre orthophonie et logiciel libre ?

Je dois avouer que je me suis lancé dans l'univers du libre en partant de rien, puisque je n'avais aucune connaissance en terme d'informatique, de programmation ou de logiciel. Ayant bien conscience du vaste domaine que je devais découvrir, je me suis rapproché du collectif Giroll pour apprendre en discutant avec d'autres personnes. Puis, comme, j'ai commencé mon exercice professionnel en même temps que mon aventure dans le domaine du libre, je me suis dit que le plus simple pour avancer, c'est d'utiliser dans ma pratique d'orthophoniste tout ce que je pourrais apprendre sur le libre.

Les logiciels libres sont-ils fréquemment utilisés par les orthophonistes ou est-ce marginal ?

Comme une grande partie de la population, les orthophonistes utilisent des logiciels libres, mais sans en avoir vraiment conscience, via leur navigateur web, leur suite bureautique ou le lecteur de contenus audio et vidéo. Par contre l'usage intentionnel de logiciels libres en tant qu'outils pour la pratique orthophonique est relativement marginal. Ce que l'on peut observer, c'est que beaucoup d'orthophonistes vont chercher des outils logiciels ou des ressources gratuites pour leur pratique, sans opérer de différenciation entre libre et gratuit.

Par ailleurs, il existe très peu de logiciels libres *spécifiques* ou très en lien avec l'orthophonie. Parmi les plus connus, qui sont parfois présentés lors des études d'orthophonie, on peut citer les logiciels [CLAN](#) pour l'analyse

linguistique de corpus et [PRAAT](#) pour l'analyse des paramètres phonétiques et acoustiques de la parole et de la voix sous licence GNU-GPL. Ces logiciels portés par les sciences du langage notamment sont souvent utilisés pour les travaux de recherche en orthophonie et plus rarement en pratique clinique.

C'est pourquoi, avec Alexandre Dussart, auteur du logiciel [FriLogos](#), nous travaillons à l'élaboration de logiciels libres pour la pratique orthophonique et avec le projet [Contributions et Logiciels Libres en Orthophonie – Logopédie](#), nous œuvrons pour la promotion des outils libres afin de faciliter la création et le partage de matériels et de logiciels libres pour l'orthophonie via la plateforme [Logophonia](#).

Comment as-tu eu connaissance de l'existence du FramadVD École ?

C'est Alexandre Dussart qui m'a parlé du [FramadVD École](#), car FriLogos est dans la liste des logiciels proposés sur le FramadVD École. Quand il m'a appris la nouvelle, c'était pour nous un grand pas qui venait d'être franchi !

Comment t'est-il parvenu ?

J'ai téléchargé l'image disque du DVD et je l'ai gravé. Ensuite comme j'utilise [VirtualBox](#) pour certains logiciels sous Windows, j'ai découvert que je pouvais ouvrir directement l'image disque sous Windows avec la machine virtuelle, ce qui augmente la rapidité d'exécution du DVD.

Pourquoi t'est-il utile ?

Le FramadVD École m'est utile pour de multiples raisons :

- En tant que promoteur du logiciel libre en orthophonie

Le FramadVD École réunit une grande partie des logiciels libres que nous trouvons intéressants pour l'orthophonie. Il me permet donc de disposer d'un support que je peux diffuser

auprès de mes collègues et qui présente l'avantage de faciliter l'installation et la prise en main de ces logiciels. Pour 2011, je vais notamment animer quelques ateliers sur les logiciels libres en orthophonie auprès de mes collègues et je graverai bien évidemment quelques DVD pour leur remettre.

- En tant qu'orthophoniste

Comme le FramaDVD École s'adresse aux élèves, aux enseignants et aux parents, je vais recommander ce support à mes patients et leurs parents. En effet, pour les enfants qui présentent un trouble (qu'il soit du langage ou autre) ayant souvent pour conséquence de compliquer leurs apprentissages scolaires, il est fréquemment nécessaire de recourir à des supports et des outils pédagogiques complémentaires et adaptés pour faciliter les apprentissages de ces enfants. Généralement, les enseignants, comme les parents vont développer des outils pour aménager et présenter autrement les situations d'apprentissage. Souvent ce travail se fait de façon isolé et les personnes ont parfois le sentiment d'être démunis. Mon objectif sera de proposer de m'appuyer sur les outils du FramaDVD École pour proposer des ressources qui permettront aux enseignants comme aux parents de développer les adaptations nécessaires aux élèves.

Prenons par exemple l'apprentissage de l'anglais qui s'avère problématique notamment pour les élèves au collège présentant une dyslexie-dysorthographique avec un trouble portant sur la discrimination et la manipulation des phonèmes. La difficulté de l'apprentissage de l'anglais est une plainte qui revient très fréquemment par les parents et les enfants présentant une dyslexie-dysorthographie. C'est un point sur lequel les parents se sentent souvent démunis. Maintenant que j'ai découvert le FramaDVD École et les logiciels pour l'apprentissage de langues étrangères, je vais inviter les parents et les élèves dyslexiques-dysorthographiques à s'appuyer sur le logiciel [Shtooka](#), les [bases de données audio swac](#) et même le [logiciel Anki](#) pour développer des programmes

de mémorisation comprenant la forme verbale, la forme écrite et la signification selon la progression et les listes de vocabulaire données par l'enseignant.

L'idéal ensuite, ce serait que toutes les personnes qui développent ce type d'aménagements ou de supports pédagogiques, permettant de faciliter l'accès aux savoirs et aux apprentissages, puissent les partager sur une plate-forme sous licence libre. Cela permettrait notamment lors de la mise en place de [Projet d'Accueil Individualisé](#) ou de [Projet Personnalisé de Scolarisation](#) de pouvoir proposer aux enseignants, aux parents et aux élèves une palette d'outils en fonction des difficultés et des troubles repérés.

Pour toi, que manque-t-il au DVD ? Quelles perspectives ?

Il est difficile pour moi de dire ce qui manque sur le DVD, car je n'ai pas fini de faire le tour du contenu du DVD. Je ne l'ai pas écrit précédemment, mais j'ai beaucoup apprécié les contenus libres photos, musique, livres, ressources pédagogiques et ressources sur le libre. Notamment les photos sont très utiles en orthophonie pour construire des supports pour travailler la communication verbale et non-verbale.

Au niveau des perspectives, comme je le disais à la question précédente, il serait intéressant de développer en complément du DVD un site de partage de ressources pédagogiques libres.

Par ailleurs pour faciliter l'utilisation et l'appropriation des logiciels et des ressources libres, un système, qui permettrait de synthétiser des retours d'expériences et d'utilisation des outils, couplé à un bon moteur de recherche par mots-clés notamment, serait un outil extraordinaire pour se faire rapidement une idée des possibilités offertes par ces logiciels et ressources libres. En fait, il s'agirait de développer, en complément de plateforme ou d'annuaire présentant les outils, le même type de plateforme mais plus orienté sur les réalisations, les objectifs, les finalités et

en présentant les outils libres permettant d'arriver à un tel résultat.

Pour finir, des formations ou des ateliers à destination d'enseignants ou du grand-public (puisque le FramDVD École s'adresse aussi aux parents) renforceraient également l'appropriation, le partage de ces outils et des ressources ainsi créées.

Quels usages envisages-tu pour le FramDVD École ?

Un usage pour découvrir de nouveaux outils et exploiter leurs potentialités/possibilités

Un usage pour partager facilement auprès des professionnels et des étudiants en orthophonie les logiciels libres qui sont intéressants en orthophonie

Un usage auprès de mes patients et de leur entourage afin qu'ils puissent disposer de nouveaux outils pour faciliter leur apprentissage.

As-tu des idées pour le diffuser plus largement ?

Un partenariat avec [le SCEREN, le CNDP et ses instances régionales](#) permettrait de toucher encore plus facilement la communauté des enseignants. Idem avec les Fédérations de Parents d'Élèves pour toucher les parents.

Le FramDVD École pourrait également intéresser les organisations de Jeunesse et d'Éducation Populaire, comme le [CNAJEP](#). En y pensant tout-à-l'heure et après avoir effectué quelques recherches, j'ai notamment pu me rendre compte que ces organisations se sont saisies de ces questions. Il est donc possible de s'appuyer sur cette dynamique pour proposer une diffusion du FramDVD École via les réseaux des associations de Jeunesse et d'Éducation Populaire.

Il pourrait également être bénéfique pour le FramDVD École d'obtenir la marque [Reconnu d'intérêt pédagogique \(RIP\)](#) par la

Ministère de l'Éducation Nationale. Ce serait une véritable avancée, car dans la liste des ressources qui bénéficient de cette marque, il n'y a pas ou peu à ma connaissance de ressources libres. Ce serait également un bon vecteur pour que les instances ministérielles se saisissent des enjeux du libre pour l'enseignement et l'éducation.

Ensuite, je pars du principe que le développement de nouvelles pratiques ou de nouveaux outils doit passer par la formation initiale. Il est ainsi possible d'aller à la rencontre des Universités, des IUFM et des responsables des Masters préparant aux métiers de l'enseignement.

Enfin, avec le développement des ressources libres pour les élèves présentant un trouble ou un handicap se répercutant sur les apprentissages, il est certain que les associations de parents de patients s'approprieront l'outil FramaDVD École.

Quels logiciels libres conseillerais-tu à tes collègues ?

- Tous les outils facilitant les créations graphiques et notamment la triade : Gimp, Inkscape, Scribus.
- Tous les logiciels permettant de travailler des fonctions cognitives et/ou permettant de créer de programme d'entraînement de ces fonctions (Anki, FriLogos, etc.) qu'ils soient spécifiques ou non à l'orthophonie.
- Tous les logiciels permettant de compenser les effets des troubles de nos patients (Clavicom, Chewing Word, etc.)

Si des lecteurs du Framablog souhaitent t'aider, comment peuvent-ils le faire ?

Dans le cadre du projet [Contributions et Logiciels Libres en Orthophonie – Logopédie](#), nous travaillons sur plusieurs axes :

1. Création de matériels, de supports, de jeux pour un usage thérapeutique (logiciels PAO, dessin, etc.)

2. Utilisation de logiciels libres non spécifiques à l'orthophonie mais pouvant être adaptés à un travail en séance (logiciels de jeux, de mémorisation, de mindmap, etc.)
3. Utilisation de logiciels libres comme outil de compensation d'un trouble ou d'un handicap
4. Création de logiciels libres spécifiques à l'orthophonie

Au-delà des compétences techniques en terme de programmation pour le développement de logiciels libres spécifiques à l'orthophonie, une des ressources précieuses pour l'avancée de notre projet comme celui de Framasoft va être le partage de connaissances et d'expériences : Rédaction de présentations de logiciels et/ou de ressources libres, retours d'expériences sur l'utilisation des outils, rédaction de documentations (guides d'utilisation, tutoriels), etc.

Bien évidemment, si notre travail est très centré sur l'orthophonie avec la participation d'étudiants et de professionnels en orthophonie, nous travaillons avec une diversité de personnes aux compétences diverses, mais toutes très motivées par les enjeux du développement du libre en orthophonie et ce pour le bénéfice des patients et de leur entourage.

Si vous êtes motivés par ce *challenge*, n'hésitez pas à consulter [notre site](#) ou à nous envoyer [un courriel](#).

Pour finir, nous commençons à développer différents partenariats avec des acteurs du libre et de l'orthophonie.

Nous envisageons également :

- de contacter des équipes et des laboratoires de recherche dans les domaines en lien avec l'orthophonie pour développer des outils thérapeutiques qui s'appuient sur les avancées de la recherche,
- et de renforcer nos liens avec les communautés libres pour que nos initiatives aient des retombées positives

sur les autres initiatives libres et bénéficient du soutien et des compétences de ces acteurs.

Il s'agit de partenariat libre, car le projet n'a pas de personnalité morale. Nous fonctionnons pour le moment comme un collectif et sommes ouverts à toutes les initiatives !

Y a-t-il une question que tu souhaiterais qu'on te pose ?

Ce n'est pas vraiment une question. Ce sont plus des souhaits qui nous tiennent à cœur. Et en cette période de fêtes de fin d'années, c'est plutôt de circonstance !

« We have free dreams! »

Tout d'abord, nous avons un rêve depuis quelques mois, celui d'une distribution linux adaptée aux élèves présentant un trouble spécifique des apprentissages. A l'heure actuelle, certains élèves via la [Maison Départementale de la Personne Handicapée \(MDPH\)](#) et l'Inspection Académique peuvent bénéficier d'un ordinateur avec différents logiciels de compensation pour faciliter leur scolarité. Néanmoins, il est de plus en plus difficile d'obtenir ce type d'aide. Et pour avoir plusieurs patients collégiens qui disposent d'un tel outil, il n'est pas rare que je sois amené à dépanner les ordinateurs, notamment à cause des virus et autres malwares.

Face à ces différents constats, nous pensons qu'un outil informatique sous linux avec des logiciels pour la compensation des troubles pourrait être une solution pour pouvoir équiper un plus grand nombre d'élèves et pour gagner en stabilité sur l'utilisation de l'outil.

Ensuite, étant, depuis plus d'un an, un grand fan de la Framakey et maintenant du FramaDVD École (C'est mon deuxième Noël, où j'offre des clés USB et des DVD pour faire découvrir les supports de Framasoft et le monde du libre à mes amis), je rêve d'une Framakey et/ou d'un FramaDVD, orientés vers les étudiants et professionnels orthophonistes-logopèdes, qui

permettraient également d'installer des outils libres sur les ordinateurs de leur patient.

Pour y arriver, nous avons encore besoin de travailler nos connaissances sur les logiciels libres et de bien déterminer nos objectifs pour que le support ainsi créé réponde au mieux aux attentes de la communauté des orthophonistes. Mais nous espérons pouvoir réaliser un tel outil pour 2011 !

Pour finir, nous tenions vraiment à remercier toute l'équipe de Framasoft pour l'intérêt que vous portez à nos réalisations. Nous nous inspirons de plus en plus de la philosophie et des idées développées par Framasoft. Par exemple, pour la [vidéo de notre intervention](#) au Congrès National des Étudiants en Orthophonie, nous avons suivi le choix de Framasoft avec le projet [Framatube](#) en proposant notre vidéo sur le site blip.tv afin de mettre en avant la licence libre de la vidéo.

Nous avons bien conscience que le projet que nous avons initié est très vaste et qu'il nous faudra du temps pour réaliser nos rêves, mais nous faisons nôtre la maxime de Framasoft. Pour la paraphraser quelque peu, nous dirions : « Les champs à explorer sont infinis, les outils à développer sont multiples, mais le chemin pour y parvenir est libre ! »

Joyeuses fêtes de fin d'années à tous, sous l'étoile du libre !

Notes

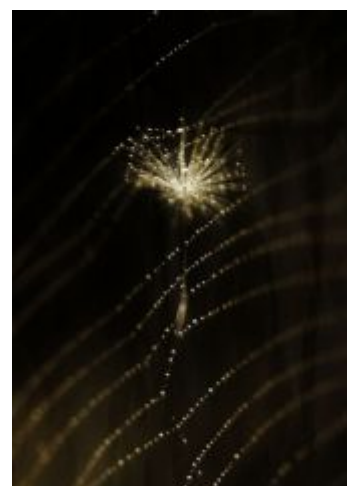
[1] À notre connaissance, des articles ont été publiés dans les magazines [Les Cahiers Pédagogiques](#), [La Classe](#), [La Classe Maternelle](#) et [OpenSource Magazine](#) ainsi que sur les sites recensés sur notre [wiki](#). Nous tenons sincèrement à les remercier. Si vous avez vu circuler l'information ailleurs, n'hésitez pas à nous le signaler.

[2] Les prix sont dégressifs. De 5 € pour un exemplaire acheté à 2,50 € par DVD à partir de 100 exemplaires. Exceptionnellement, les chèques et mandats administratifs sont acceptés pour les établissements scolaires.

[3] Crédit photo : [Woodley Wonderworks](#) (Creative Commons By)

Longue vie au Web, par Tim Berners-Lee

« Sir » Tim Berners-Lee, le père du Web, a livré ce week-end au magazine Scientific American, une analyse complète lucide et accessible des menaces qui pèsent aujourd'hui sur ce curieux phénomène qui depuis vingt ans a changé la face du monde : Internet.



En termes simples, Berners-Lee revient sur l'universalité de ce réseau, qui n'a pu se développer que grâce à des conditions initiales propices :

- Une technique simple et libre, donc bidouillable par chacun dans son coin;
- Une conception décentralisée, permettant une croissance tous azimuts;
- Le principe de neutralité du réseau, qui permet à tous de proposer du contenu.

Or, force est de constater que ces conditions, qui ont démarqué ce que nous appelons aujourd'hui « Internet » des

autres tentatives de mise en réseau à grande échelle d'ordinateurs de par le monde, sont attaquées et mises en péril par de grandes entreprises, et, presque comme une conséquence par de nombreux gouvernements. ^[1]

À la lecture de ce texte, on peut également se rendre compte que la France est malheureusement en bonne position parmi les gouvernements les plus hostiles au réseau, et que la HADOPI, comme un pavé jeté dans la mare, éclabousse effectivement de honte le pays des droits de l'Homme face à ses voisins. Contrastant par exemple clairement avec le droit au haut débit pour tous mis en place par la Finlande et lui aussi mentionné par Berners-Lee.

Toutefois, la principale qualité de cette riche synthèse est son ton résolument grand public, qui a mobilisé l'équipe [Framalang](#) tout un week-end pour venir à bout de la traduction des 6 pages de l'article original en moins de 48h.

Longue vie au Web ! Un appel pour le maintien des standards ouverts et de la neutralité

[Long Live the Web, A Call for Continued Open Standards and Neutrality](#)

*Tim Berners-Lee – lundi 22 novembre – ScientificAmerican.com
Traduction Framalang : Goofy, Pablo, Seb seb, Misc, Siltaar*

Le Web est un enjeu crucial non seulement pour la révolution numérique mais aussi pour notre prospérité – et même pour notre liberté. Comme la démocratie elle-même, il doit être défendu.

Le *world wide web* est venu au monde, concrètement, sur mon ordinateur de bureau à [Genève en Suisse](#) en décembre 1990. Il était composé d'un [site Web](#) et d'un [navigateur](#), qui d'ailleurs

se trouvaient sur la même [machine](#). Ce dispositif très simple faisait la démonstration d'une idée fondamentale : n'importe qui pouvait partager des informations avec n'importe qui d'autre, n'importe où. Dans cet esprit, le Web s'est étendu rapidement à partir de ces fondations. Aujourd'hui, à son 20ème anniversaire, le Web est intimement mêlé à notre vie de tous les jours. **Nous considérons qu'il va de soi, nous nous attendons à ce qu'il soit disponible à chaque instant, comme l'électricité.**

Le Web est devenu un outil puissant et omniprésent parce qu'il a été conçu suivant des principes égalitaires et parce que des milliers d'individus, d'universités et d'entreprises ont travaillé, à la fois indépendamment et ensemble en tant que membres du [World Wide Web Consortium](#), pour étendre ses possibilités en se fondant sur ces principes.

[Le Web tel que nous le connaissons](#), cependant, est menacé de diverses façons. Certains de ses plus fameux locataires ont commencé à rogner sur ses principes. D'énormes sites de réseaux sociaux retiennent captives les informations postées par leurs utilisateurs, à l'écart du reste du Web. Les fournisseurs d'accès à [Internet](#) sans fil sont tentés de ralentir le trafic des sites avec lesquels ils n'ont pas d'accords commerciaux. Les gouvernements – qu'ils soient totalitaires ou démocratiques – surveillent les habitudes en ligne des citoyens, mettant en danger d'importants droits de l'Homme.

Si nous, les utilisateurs du Web, nous permettons à ces tendances et à d'autres encore de se développer sans les contrôler, **le Web pourrait bien se retrouver fragmenté en archipel**. Nous pourrions perdre la liberté de nous connecter aux sites Web de notre choix. Les effets néfastes pourraient s'étendre aux smartphones et aux tablettes, qui sont aussi des portails vers les nombreuses informations fournies par le Web.

Pourquoi est-ce votre affaire ? Parce que le Web est à vous.

C'est une ressource publique dont vous, vos affaires, votre communauté et votre gouvernement dépendent. Le Web est également vital pour la démocratie, en tant que canal de communication qui rend possible une conversation globale permanente. Le Web est désormais plus crucial pour la liberté d'expression que tout autre média. Il transpose à l'âge numérique les principes établis dans la [constitution des États-Unis](#), dans la [Magna Carta](#) britannique et d'autres textes fondateurs : la liberté de ne pas être surveillée, filtrée, censurée ni déconnectée.

Pourtant les gens semblent penser que le Web est en quelque sorte un élément naturel, et que s'il commence à dépérir, eh bien, c'est une de ces choses malheureuses contre lesquelles on ne peut rien faire. Or il n'en est rien. Nous créons le Web, en concevant les protocoles pour les ordinateurs et les logiciels. Ce processus est entièrement entre nos mains. C'est nous qui choisissons quelles caractéristiques nous voulons qu'il ait ou non. Il n'est absolument pas achevé (et certainement pas mort). Si nous voulons contrôler ce que fait le gouvernement, ce que font les entreprises, comprendre dans quel état exact se trouve la planète, trouver un traitement à la maladie d'Alzheimer, sans parler de partager nos photos avec nos amis, nous le public, la communauté scientifique et la presse, nous devons nous assurer que les principes du Web demeurent intacts – pas seulement pour préserver ce que nous avons acquis mais aussi pour tirer profit des grandes avancées qui sont encore à venir.

L'universalité est le principe fondateur

Il existe des principes-clés pour s'assurer que le Web devienne toujours plus précieux. Le premier [principe de conception](#) qui sous-tend l'utilité du Web et son développement, c'est l'universalité. Lorsque vous créez un lien, vous pouvez le diriger vers n'importe quoi. Cela signifie que chacun doit être capable de mettre tout ce qu'il

veut sur le Web, quel que soit l'ordinateur, le logiciel utilisé ou la langue parlée, peu importe qu'on ait une connexion avec ou sans wifi. Le Web devrait être utilisable par des [personnes handicapées](#). Il doit fonctionner avec n'importe quelle information, que ce soit un document ou un fragment de données, quelle que soit la qualité de l'information – du tweet crétin à la thèse universitaire. Et il devrait être accessible avec n'importe quel type de matériel connectable à Internet : ordinateur fixe ou appareil mobile, petit ou grand écran.

Ces caractéristiques peuvent paraître évidentes, allant de soi ou simplement sans importance, mais ce sont grâce à elles que vous pourrez voir apparaître sur le Web, sans aucune difficulté, le site du prochain film à succès ou la nouvelle page d'accueil de l'équipe locale de foot de votre gamin. L'universalité est une exigence gigantesque pour tout système.

La décentralisation est un autre principe important de conception. Vous n'avez nul besoin de l'approbation d'une quelconque autorité centrale pour ajouter une page ou faire un lien. Il vous suffit d'utiliser trois protocoles simples et standards : écrire une page en [HTML](#) (langage de balisage hypertextuel), de la nommer selon une norme d'[URI](#) (identifiant uniforme de ressource), et de la publier sur Internet en utilisant le protocole [HTTP](#) (protocole de transfert hypertexte). La décentralisation a rendu possible l'innovation à grande échelle et continuera de le faire à l'avenir.

L'URI est la clé de l'universalité (à l'origine j'ai appelé le procédé de nommage URI, Universal Resource Identifier – Identifiant Universel de Ressource ; par la suite il est devenu [URL](#), Uniform Resource Locator – Localisateur Uniforme de Ressource). L'URI vous permet de suivre n'importe quel lien, indépendamment du contenu vers lequel il pointe ou de qui publie ce contenu. Les liens transforment le contenu du Web en quelque chose de plus grande valeur : un espace d'information inter-connecté.

Plusieurs menaces à l'encontre de l'universalité du Web sont apparues récemment. Les compagnies de télévision par câble qui vendent l'accès à Internet se demandent s'il faut pour leurs clients limiter le téléchargement à leurs seuls contenus de divertissement. Les sites de réseaux sociaux présentent un problème différent. Facebook, LinkedIn, Friendster et d'autres apportent essentiellement une valeur en s'emparant des informations quand vous les saisissez : votre date de naissance, votre adresse de courriel, vos centres d'intérêts, et les liens qui indiquent qui est ami avec qui et qui est sur quelle photo. Les sites rassemblent ces données éparses dans d'ingénieuses bases de données et réutilisent les informations pour fournir un service à valeur ajoutée – mais uniquement sur leurs sites. Une fois que vous avez saisi vos données sur un de ces services, vous ne pouvez pas facilement les utiliser sur un autre site. Chaque site est un silo, séparé des autres par une cloison hermétique. Oui, vos pages sur ces sites sont sur le Web, mais vos données n'y sont pas. Vous pouvez accéder à une page Web contenant une liste de gens que vous avez rassemblée au même endroit, mais vous ne pouvez pas envoyer tout ou partie de cette liste vers un autre site.

Cette compartimentation se produit parce que chaque élément d'information est dépourvu d'URI. L'interconnexion des données existe uniquement à l'intérieur d'un même site. Ce qui signifie que plus vous entrez de données, et plus vous vous enfermez dans une impasse. Votre site de réseau social devient une plateforme centrale – un silo de données fermé, qui ne vous donne pas le plein contrôle sur les informations qu'il contient. Plus ce genre d'architecture se répand, plus le Web se fragmente, et moins nous profitons d'un unique espace d'information universel.

Un effet pervers possible est qu'un site de réseau social – ou un moteur de recherche, ou un navigateur – prenne une telle ampleur qu'il devienne hégémonique, ce qui a tendance à limiter l'innovation. Comme cela s'est produit plusieurs fois

depuis les débuts du Web, l'innovation permanente du plus grand nombre peut être la meilleure réponse pour contrer une entreprise ou un gouvernement quelconque qui voudrait saper le principe d'universalité. [GnuSocial](#) et [Diaspora](#) sont des projets sur le Web qui permettront à chacun de créer son propre réseau social sur son propre serveur, et de se connecter à d'autres sur leur site. Le projet [Status.net](#), qui fait tourner des sites comme [Identi.ca](#), vous permet de monter votre propre réseau de micro-blogage à la manière de Twitter mais sans la centralisation induite par Twitter.

Les standards ouverts sont le moteur de l'innovation

Permettre à chaque site d'être lié à n'importe quel autre est nécessaire mais pas suffisant pour que le Web ait une armature solide. Les technologies de base du Web, dont les particuliers et les entreprises ont besoin pour développer des services avancés, doivent être gratuites et sans redevance. Amazon.com, par exemple, est devenu une gigantesque librairie en ligne, puis un disquaire, puis un immense entrepôt de toutes sortes de produits, parce que l'entreprise avait un accès libre et gratuit aux standards techniques qui sous-tendent le Web. Amazon, comme tout usager du Web, a pu utiliser le HTML, l'URI et le HTTP sans avoir à en demander l'autorisation à quiconque et sans avoir à payer pour cela. La firme a pu également bénéficier des améliorations de ces standards développées par le World Wide Web Consortium, qui permettent aux clients de remplir un bon de commande virtuel, de payer en ligne, d'évaluer les marchandises achetées et ainsi de suite.

Par « standards ouverts » je veux dire des standards à l'élaboration desquels peuvent participer tous les spécialistes, pourvu que leur contribution soit largement reconnue et validée comme acceptable, qu'elle soit librement disponible sur le Web et qu'elle soit gratuite (sans droits à payer) pour les développeurs et les utilisateurs. Des

standards ouverts, libres de droits et faciles à utiliser génèrent l'extraordinaire diversité des sites Web, depuis les grands noms tels qu'Amazon, Craigslist et Wikipédia jusqu'aux blogs obscurs maintenus par des passionnés, en passant par les vidéos bricolées à la maison et postées par des ados.

La transparence signifie aussi que vous pouvez créer votre site Web ou votre entreprise sans l'accord de qui que ce soit. Au début du Web, je ne devais pas demander de permission ni payer de droits d'auteur pour utiliser les standards ouverts propres à Internet, tels que le célèbre protocole de contrôle de transmission ([TCP](#)) et le protocole Internet ([IP](#)). De même, la [politique de brevets](#) libres de droits du W3C (World Wide Web Consortium) dit que les entreprises, les universités et les individus qui contribuent au développement d'un standard doivent convenir qu'ils ne feront pas payer de droits d'auteur aux personnes qui pourraient l'utiliser.

Les standards libres de droits et ouverts ne signifient pas qu'une entreprise ou un individu ne peut pas concevoir un blog ou un programme de partage de photos et vous faire payer son utilisation. Ils le peuvent. Et vous pourriez avoir envie de payer pour ça, si vous pensez que c'est « mieux » que le reste. L'important est que les standards ouverts permettent un grand nombre d'options, gratuites ou non.

En effet, de nombreuses entreprises dépensent de l'argent pour mettre au point des applications extraordinaires précisément parce qu'elles sont sûres que ces applications vont fonctionner pour tout le monde, sans considération pour le matériel, le système d'exploitation ou le fournisseur d'accès internet ([FAI](#)) que les gens utilisent – tout ceci est rendu possible par les standards ouverts du Web. La même confiance encourage les scientifiques à passer des centaines d'heures à créer des bases de données incroyables sur lesquelles ils pourront partager des informations sur, par exemple, des protéines en vue de mettre au point des remèdes contre certaines maladies. Cette confiance encourage les

gouvernements des [USA](#) ou du [Royaume-Uni](#) à mettre de plus en plus de données sur le réseau pour que les citoyens puissent les inspecter, rendant le gouvernement de plus en plus transparent. Les standards ouverts favorisent les découvertes fortuites : quelqu'un peut les utiliser d'une façon que personne n'a imaginée avant. Nous le voyons tous les jours sur le Web.

Au contraire, ne pas utiliser les standards ouverts crée des univers fermés. Par exemple, le système iTunes d'Apple identifie les chansons et les vidéos par des URI que l'on ouvre. Mais au lieu d'« http: », les adresses commencent par « itunes: » qui est propriétaire. Vous ne pouvez accéder à un lien « itunes: » qu'en utilisant le logiciel propriétaire iTunes d'Apple. Vous ne pouvez pas faire un lien vers une information dans l'univers iTunes, comme une chanson ou une information sur un groupe. **L'univers iTunes est centralisé et emmuré.** Vous êtes piégés dans un seul magasin, au lieu d'être sur une place ouverte. Malgré toutes les fonctionnalités merveilleuses du magasin, leurs évolutions sont limitées parce qu'une seule entreprise décide.

D'autres entreprises créent aussi des univers fermés. La tendance des magazines, par exemple, de produire des « applis » pour smartphone plutôt que des applications Web est inquiétante, parce que ce contenu ne fait pas partie du Web. Vous ne pouvez pas le mettre dans vos signets, ni envoyer par email un lien vers une page pointant dessus. Vous ne pouvez pas le « tweeter ». Il est préférable de créer une application Web qui fonctionnera aussi sur les navigateurs des smartphones et les techniques permettant de le faire s'améliorent en permanence.

Certaines personnes pourraient penser que les univers fermés ne sont pas un problème. Ces univers sont faciles à utiliser et peuvent donner l'impression de leur apporter tout ce dont elles ont besoin. Mais comme on l'a vu dans les années 1990 avec le système informatique bas débit d'AOL, qui vous donnait

un accès restreint à un sous-ensemble du Web, ces « jardins emmurés », qu'importe qu'ils soient agréables, ne peuvent rivaliser en diversité, en profusion et en innovation avec l'agitation démente du Web à l'extérieur de leurs portes. Toutefois, si un « clôt » a une emprise trop importante sur un marché cela peut différer sa croissance extérieure.

Garder la séparation entre le Web et l'Internet

Conserver l'universalité du Web et garder ses standards ouverts aide tout le monde à inventer de nouveaux services. Mais un troisième principe – la séparation des couches – distingue la conception du Web de celle de l'[Internet](#).

Cette séparation est fondamentale. Le Web est une application tournant sur Internet, qui n'est autre qu'un réseau électronique transmettant des paquets d'information entre des millions d'ordinateurs en suivant quelques protocoles ouverts. Pour faire une analogie, le Web est comme un appareil électroménager qui fonctionne grâce au réseau électrique. Un réfrigérateur ou une imprimante peut fonctionner tant qu'il utilise quelques protocoles standards – aux États-Unis, on fonctionne sur du 120 volts à 60 hertz. De la même façon, chaque application – parmi lesquelles le Web, les courriels ou la messagerie instantanée – peut fonctionner sur Internet tant qu'elle suit quelques protocoles standards d'Internet, tels que le TCP et l'IP.

Les fabricants peuvent améliorer les réfrigérateurs et les imprimantes sans transformer le fonctionnement de l'électricité, et les services publics peuvent améliorer le réseau électrique sans modifier le fonctionnement des appareils électriques. Les deux couches de technologie fonctionnent en même temps mais peuvent évoluer indépendamment. C'est aussi valable pour le Web et Internet. La séparation des couches est cruciale pour l'innovation. En

1990 le Web se déploie sur Internet sans le modifier, tout comme toutes les améliorations qui ont été faites depuis. À cette période, les connexions Internet se sont accélérées de 300 bits par seconde à 300 millions de bits par seconde (Mbps) sans qu'il ait été nécessaire de repenser la conception du Web pour tirer profit de ces améliorations.

Les droits de l'homme à l'âge électronique

Bien qu'Internet et les principes du Web soient distincts, un utilisateur du Web est aussi un utilisateur d'Internet et par conséquent il compte sur un réseau dépourvu d'interférences. Dans les temps héroïques du Web, il était techniquement trop difficile pour une entreprise ou un pays de manipuler le Web pour interférer avec un utilisateur individuel. La technologie nécessaire a fait des bonds énormes, depuis. En 2007, BitTorrent, une entreprise dont le protocole de réseau « peer to peer » permet de partager les musiques, les vidéos et d'autres fichiers directement sur Internet, a déposé une plainte auprès de la FCC (commission fédérale des communications) contre le géant des fournisseurs d'accès Comcast qui bloquait ou ralentissait le trafic de ceux qui utilisaient l'application BitTorrent. [La FCC a demandé à Comcast de cesser ces pratiques](#), mais en avril 2010 la cour fédérale a décidé que la FCC n'avait pas le droit de contraindre Comcast. Un bon FAI (Fournisseur d'Accès Internet) qui manque de bande passante s'arrangera souvent pour délester son trafic de moindre importance de façon transparente, de sorte que les utilisateurs soient au courant. Il existe une différence importante entre cette disposition et l'usage du même moyen pour faire une discrimination.

Cette différence met en lumière le principe de la [neutralité du réseau](#). La neutralité du réseau garantit que si j'ai payé pour une connexion d'une certaine qualité, mettons 300 Mbps, et que vous aussi vous avez payé autant, alors nos

communications doivent s'établir à ce niveau de qualité. Défendre ce principe empêcherait un gros FAI de vous transmettre à 300 Mbps une vidéo venant d'une société de média qu'il posséderait, tandis qu'il ne vous enverrait la vidéo d'une société concurrente qu'à une vitesse réduite. Cela revient à pratiquer une discrimination commerciale. D'autres situations complexes peuvent survenir. Que se passe-t-il si votre FAI vous rend plus facile l'accès à une certaine boutique en ligne de chaussures et plus difficile l'accès à d'autres ? Ce serait un moyen de contrôle puissant. Et que se passerait-il si votre FAI vous rendait difficile l'accès à des sites Web de certains partis politiques, de groupes à caractère religieux, à des sites parlant de l'évolution ?

Hélas, en août Google et Verizon ont suggéré pour diverses raisons que la neutralité ne doit pas s'appliquer aux connexions des téléphones portables. De nombreuses personnes dans des zones rurales aussi bien dans l'Utah qu'en Ouganda n'ont accès à l'Internet que par leur téléphone mobile. Exclure les accès sans fil du principe de neutralité laisserait ces utilisateurs à la merci de discriminations de service. Il est également bizarre d'imaginer que mon droit fondamental d'accès à la source d'information de mon choix s'applique quand je suis sur mon ordinateur en WiFi à la maison, mais pas quand j'utilise mon téléphone mobile.

Un moyen de communication neutre est la base d'une économie de marché juste et compétitive, de la démocratie et de la science. La polémique est revenue à l'ordre du jour l'année dernière pour savoir s'il est nécessaire qu'une législation gouvernementale protège la neutralité du réseau. C'est bien le cas. Même si généralement Internet et le Web se développent grâce à une absence de régulation, quelques principes fondamentaux doivent être protégés légalement.

Halte à l'espionnage

D'autres menaces envers le web résultent d'indiscrétions touchant Internet, ce qui inclut l'[espionnage](#). En 2008, une entreprise du nom de Phorm a mis au point un moyen pour un FAI de fouiner dans les paquets d'informations qu'il envoie. Le fournisseur peut alors déterminer chaque URI sur laquelle un de ses clients a surfé, et ensuite créer un profil des sites que l'utilisateur a visités afin de produire des publicités ciblées.

Accéder à l'information contenue dans un paquet Internet est équivalent à mettre un téléphone sur écoute ou ouvrir le courrier postal. Les URI que les gens utilisent révèlent beaucoup de choses sur eux. Une entreprise ayant acheté les profils URI de demandeurs d'emploi pourrait les utiliser pour faire de la discrimination à l'embauche sur les idées politiques des candidats par exemple. Les compagnies d'assurance-vie pourraient faire de la discrimination contre les personnes qui ont fait des recherches concernant des symptômes cardiaques sur le Web. Des personnes mal intentionnées pourraient utiliser les profils pour traquer des individus. Nous utiliserions tous le Web de façon très différente si nous savions que nos clics pouvaient être surveillés et les données ainsi obtenues partagées avec des tierces personnes.

La liberté d'expression devrait être elle aussi protégée. **Le Web devrait être semblable à une feuille de papier blanche : disponible pour y écrire, sans qu'on puisse contrôler ce qui y est écrit.** Au début de cette année Google a accusé le gouvernement chinois d'avoir piraté ses bases de données pour récupérer les courriels des dissidents. Ces intrusions supposées ont fait suite au refus de Google d'obéir aux exigences du gouvernement, qui demandait à l'entreprise de censurer certains documents sur son moteur de recherche en langue chinoise.

Les régimes totalitaires ne sont pas les seuls qui violent les droits du réseau de leurs citoyens. En France une loi créée en 2009, appelée [HADOPI](#), autorise une administration du même nom à déconnecter un foyer pendant un an si quelqu'un dans la maison est accusé par une compagnie de distribution de médias d'avoir téléchargé de la musique ou des vidéos. Suite à une forte opposition, en octobre le Conseil constitutionnel français a demandé qu'un juge soit saisi du dossier avant que l'accès à Internet ne soit coupé, mais si le juge l'accepte, le foyer familial pourra être déconnecté sans procédure légale digne de ce nom. Au Royaume-Uni, le [Digital Economy Act](#), hâtivement voté en avril, autorise le gouvernement à demander à un FAI (Fournisseur d'Accès Internet) d'interrompre la connexion de quiconque figure dans une liste d'individus soupçonnés de violation de copyright. En septembre, le Sénat des États-Unis a introduit le [Combating Online Infringement and Counterfeits Act](#) (loi pour lutter contre la délinquance en ligne et la contrefaçon), qui devrait permettre au gouvernement de créer une [liste noire de sites Web](#) – qu'ils soient ou non hébergés aux USA – accusés d'enfreindre la loi, et d'obliger tous les FAI à bloquer l'accès des-dits sites.

Dans de tels cas de figure, aucune procédure légale digne de ce nom ne protège les gens avant qu'ils ne soient déconnectés ou que leurs sites soient bloqués. Compte-tenu des multiples façons dont le Web s'avère essentiel pour notre vie privée et notre travail, **la déconnexion est une forme de privation de notre liberté**. En s'inspirant de la Magna Carta, nous pourrions maintenant proclamer :

« Aucun individu ni organisation ne pourra être privé de la possibilité de se connecter aux autres sans une procédure légale en bonne et due forme qui tienne compte de la présomption d'innocence. »

Lorsque nos droits d'accès au réseau sont violés, un tollé général est déterminant. Les citoyens du monde entier se sont

opposés aux exigences de la Chine envers Google, à tel point que la Secrétaire d'état Hillary Clinton a déclaré que le gouvernement des États-Unis soutenait la résistance de Google et que la liberté de l'Internet – et avec elle celle du Web – [allait devenir une pièce maîtresse de la politique étrangère américaine](#). En octobre, la Finlande a fait [une loi](#) qui donne le droit à chaque citoyen d'avoir une connexion à haut débit de 1 Mbps.

Connexion vers l'avenir

Tant que les principes fondamentaux du Web seront maintenus, son évolution ultérieure ne dépendra d'aucun individu ni d'aucune organisation particulière – ni de moi, ni de personne d'autre. Si nous pouvons en préserver les principes, le Web est promis à un avenir extraordinaire.

La dernière version du HTML par exemple, intitulée [HTML5](#), n'est pas simplement un langage de balisage mais une plateforme de programmation qui va rendre les applications Web encore plus puissantes qu'elles ne le sont aujourd'hui. La prolifération des smartphones va mettre le Web encore plus au cœur de nos vies. L'accès sans fil donnera un avantage précieux aux pays en développement, où beaucoup de gens n'ont aucune connexion filaire ou par câble mais peuvent en avoir sans fil. Il reste encore beaucoup à faire, bien sûr, y compris en termes d'accessibilité pour les personnes handicapées, et pour concevoir des pages qui s'afficheront aussi bien sur tous les [écrans](#), depuis le mur d'images géantes en 3D jusqu'à la taille d'un cadran de montre.

Un excellent exemple de futur prometteur, qui exploite la puissance conjuguée de tous ces principes, c'est l'[interconnexion des données](#). Le Web d'aujourd'hui est relativement efficace pour aider les gens à publier et découvrir des documents, mais nos programmes informatiques ne savent pas lire ni manipuler les données elles-mêmes au sein de ces documents. Quand le problème sera résolu, le Web sera

bien plus utile, parce que les données concernant presque chaque aspect de nos vies sont générées à une vitesse stupéfiante. Enfermées au sein de toutes ces données se trouvent les connaissances qui permettent de guérir des maladies, de développer les richesses d'un pays et de gouverner le monde de façon plus efficace.

Les scientifiques sont véritablement aux avants-postes et font des efforts considérables pour inter-connecter les données sur le Web. Les chercheurs, par exemple, ont pris conscience que dans de nombreux cas un unique laboratoire ou un seul dépôt de données en ligne s'avèrent insuffisants pour découvrir de nouveaux traitements. Les informations nécessaires pour comprendre les interactions complexes entre les pathologies, les processus biologiques à l'œuvre dans le corps humain, et la gamme étendue des agents chimiques sont dispersées dans le monde entier à travers une myriade de bases de données, de feuilles de calcul et autres documents.

Une expérience réussie est liée à la recherche d'un traitement contre la maladie d'[Alzheimer](#). Un grand nombre de laboratoires privés ou d'état ont renoncé à leur habitude de garder secrètes leurs données et ont créé le projet [Alzheimer's Disease Neuroimaging](#). Ils ont mis en ligne une quantité phénoménale d'informations inter-connectées sur les patients, ainsi que des scanners cérébraux, une base dans laquelle ils ont puisé à maintes reprises pour faire progresser leurs recherches. Au cours d'une démonstration dont j'ai été témoin, un scientifique a demandé : « quelles protéines sont impliquées dans la transduction des signaux et sont liées aux neurones pyramidaux ? ». En posant la question avec Google, on obtenait 233 000 résultats – mais pas une seule réponse. En demandant aux bases de données inter-connectées du monde entier pourtant, on obtenait un petit nombre de protéines qui répondaient à ces critères.

Les secteurs de l'investissement et de la finance peuvent bénéficier eux aussi des données inter-connectées. Les profits

sont générés, pour une grande part, par la découverte de modèles de recherche dans des sources d'informations incroyablement diversifiées. Les données sont également toutes liées à notre vie personnelle. Lorsque vous allez sur le site de votre réseau social et que vous indiquez qu'un nouveau venu est votre ami, vous établissez une relation. Et cette relation est une donnée.

Les données inter-connectées suscitent un certain nombre de difficultés que nous devons affronter. Les nouvelles possibilités d'intégration des données, par exemple, pourraient poser des problèmes de respect de la vie privée qui ne sont pratiquement pas abordés par les lois existantes sur le sujet. Nous devrions examiner les possibilités légales, culturelles et techniques qui préserveront le mieux la vie privée sans nuire aux possibilités de bénéfices que procure le partage de données.

Nous sommes aujourd'hui dans une période enthousiasmante. Les développeurs Web, les entreprises, les gouvernements et les citoyens devraient travailler ensemble de façon collaborative et ouverte, comme nous l'avons fait jusqu'ici, pour préserver les principes fondamentaux du Web tout comme ceux de l'Internet, en nous assurant que les processus techniques et les conventions sociales que nous avons élaborés respectent les valeurs humaines fondamentales. **Le but du Web est de servir l'humanité.** Nous le bâtissons aujourd'hui pour que ceux qui le découvriront plus tard puissent créer des choses que nous ne pouvons pas même imaginer.

Notes

[1] Crédit photo : [Neal Fowler](#) – Creative Commons By

La promiscuité sans fil des réseaux WiFi publics

Se connecter à un [Wifi](#) public dans un parc, une gare ou un café ^[1] pour accéder à Internet, c'est un peu comme passer par la salle d'attente du médecin avant une consultation. Dans les deux cas, vous avez confiance en votre destination ^[2], mais vous êtes au préalable enfermé dans un espace avec des étrangers, tous plus ou moins malades.



En effet, le WiFi d'un café vous connecte, comme la salle d'attente, avec votre entourage direct, sans que vous ayez rien demandé. Or, si votre dossier médical est confidentiel, il suffit de faire tomber ses papiers dans une salle d'attente pour que toutes les personnes présentes puissent les lire, et il suffit de se connecter (via un WiFi public) à un service qui n'utilise pas le protocole HTTPS pour que votre entourage connecté puisse s'immiscer dans votre session et votre intimité.

Les coupables ? Les sites conservant à votre place des éléments de votre vie privée d'une part, et proposant d'autre part et sans la protection du petit cadenas qui dénote de l'utilisation du protocole HTTPS, de « garder votre session ouverte » grâce à un [cookie](#). Si vous y prenez garde, ce n'est pas le cas des services en ligne de votre banque.

Toutefois, si l'auteur est assez pessimiste dans son petit billet complémentaire (reproduit ici à la suite du premier) face aux moyens de protection à notre disposition, il existe plusieurs extensions Firefox pour limiter les risques sans trop se compliquer la vie, citons (sur les bons conseils de Goofy) [HTTPS Everywhere](#), et [Force-TSL](#). De plus, il me semble

également assez simple de se connecter, où qu'on soit, d'abord à un [VPN](#) personnel, ou directement en [SSH](#) sur son serveur à soit (voir l'extension [Foxyproxy](#) de Firefox), pour surfer ensuite l'esprit tranquille et sans laisser de traces locales, comme si on était à la maison. D'ailleurs, votre [WiFi](#) chez vous, il est protégé comment ?

Quand le berger prévient les moutons à New York City

[Herding Firesheep in New York City](#)

*Gary LosHuertos – 27 octobre 2010 –
TechnologySufficientlyAdvanced.blogspot.com
Traduction Framalang : Goofy, Pablo, cheval_boiteux*

On a beaucoup parlé de [Firesheep](#) ces derniers jours. Cette extension gratuite pour Firefox récolte pour vous les cookies qui sont envoyés depuis un réseau WiFi non protégé n'utilisant pas le protocole [SSL](#). Vous la mettez en route, elle collecte les cookies de Facebook, Twitter et de 24 autres sites (par défaut). Ensuite, vous pouvez voler l'identité d'un compte et obtenir l'accès sous cette identité.

L'extension n'a rien de scandaleux en elle-même. Si vous êtes un développeur un peu compétent, vous savez depuis longtemps que cette faille existait, n'est-ce pas ? Mais quid du reste du monde ? Tous ces gens qui n'ont jamais entendu parler de cette nouvelle menace si facile d'accès, qui n'ont pas été alertés par leurs amis, qui ne regardent pas [Engadget](#), ni [Slashdot](#), ni ABC ProneWS7 à [Amarillo](#) ?

Je me suis dit que j'allais faire passer le message et aider les béotiens après leur travail, puisqu'il y a un grand [Starbucks](#) tout près de chez moi. J'y suis allé, j'ai acheté un peu de nourriture malsaine, j'ai ouvert mon portable et lancé Firesheep. Moins d'une minute plus tard, j'avais cinq ou six

identités disponibles dans le panneau latéral. Trois d'entre elles étaient sur Facebook.

Absolument rien de surprenant ; Firesheep n'est pas magique, et tous ceux qui vont au Starbucks savent qu'un tas de gens y mettent à jour leur statut Facebook sans faire attention, tout en sirotant leur café au lait. J'ai pensé que j'allais y passer un peu plus de temps, j'ai donc écouté un peu de musique, parlé à quelques amis, et le plus important (mais pas le plus simple) je n'ai navigué sur aucun site avec le protocole standard HTTP (et surtout pas sur Facebook évidemment).

Environ une demi-heure plus tard, j'avais récolté entre 20 et 40 identités. Puisque Facebook était de loin le service le plus représenté (et qu'il détient plus d'informations personnelles que Twitter) j'ai décidé d'envoyer aux utilisateurs des messages depuis leur propre compte, pour les avertir des risques auxquels ils s'exposaient. J'ai fait un modèle de message sympa qui précisait la localisation du Starbucks, la nature de la vulnérabilité, et comment y remédier. J'ai envoyé des messages aux 20 personnes autour de moi.

J'ai nettoyé le panneau latéral, retiré mes écouteurs, et j'ai attendu. J'ai entendu quelqu'un marmonner un juron pas très loin, et me suis demandé si mon message en était la cause. Pendant le quart d'heure suivant, je n'ai entendu strictement personne parler de ce qui venait se passer (pourtant ceux qui fréquentent les Starbucks ne sont le plus souvent pas du genre à tenir des conversations discrètes). Pourtant, j'ai pu vraiment constater une nette chute du nombre d'identités que je pouvais récolter quand j'ai relancé Firesheep.

C'était un soulagement – en voilà qui avaient compris le message. Avec un peu de chance, ils allaient alerter leurs amis, mettre à l'abri leur femme et leurs enfants. J'ai de nouveau nettoyé le panneau latéral, et après une vingtaine de

minutes de conversations impromptues j'ai vu que cinq identités que j'avais déjà croisées étaient revenues dans mon troupeau.

C'était assez surprenant. Avaient-ils reçu le premier message ? Je me suis mis sur leur compte avec leurs identifiants, et en effet ils l'avaient reçu. L'un d'entre eux était même sur Amazon.com, site contre lequel j'avais mis en garde dans mon premier message. Je l'ai choisi pour première cible : j'ai ouvert sa page perso sur Amazon, j'ai repéré un truc sur lequel il avait récemment jeté un coup d'œil et lui ai envoyé un mot : « non, c'est pas sérieux » sur Facebook depuis son propre compte, avec un clin d'œil sur ses goûts musicaux.

J'ai encore une fois effacé les identités, attendu dix minutes, et lorsque j'ai à nouveau rassemblé mon troupeau avec Firesheep, il était parti. Mais il y en avait encore quatre qui restaient là. Peut-être, me suis-je dit, qu'ils ont cru que c'était un message d'avertissement automatique les ciblant au hasard (bien que j'aie mentionné leur localisation dans un rayon d'une trentaine de mètres). Donc, un dernier message était nécessaire.

J'ai bricolé un très court message (le premier était peut-être trop long ?) et je l'ai envoyé aux quatre, une fois encore avec leur propre compte :

« C'était vraiment pas une blague l'avertissement sur la sécurité. Je n'enverrai plus d'autre message après celui-ci — à vous de prendre sérieusement en main votre propre sécurité. Vous êtes au Starbucks [XYZ](#) connecté de façon non sécurisée, et absolument n'importe qui peut accéder à votre compte avec l'outil approprié nécessaire (et disponible à tous). »

Vingt minutes ont passé, et tous les quatre utilisaient encore Facebook frénétiquement. Encore une fois, j'ai envisagé qu'ils

auraient pu ne pas recevoir le message, mais en vérifiant leur compte j'ai vu qu'ils l'avaient bel et bien reçu.

Voilà ce qu'il y a de plus choquant à propos de la sécurité sur Internet : ce n'est pas que nous soyons tous scotchés sur un réseau global qui tient avec des bouts de sparadrap et laisse béants d'horribles failles de sécurité ; ce n'est pas non plus qu'un outil librement disponible puisse récolter des cookies d'authentification ; et ce n'est toujours pas qu'il y ait des gens pas du tout au courant de l'un ni de l'autre. Ce qui est absolument incompréhensible, c'est qu'après avoir été averti d'un danger (et sur son propre compte !) on puisse tranquillement ignorer l'avertissement, et reprendre le fil de ses activités.

Mais enfin j'ai tenu parole et n'ai pas envoyé d'autre message. J'ai rangé mon matériel, fait un petit tour dans le café, et reconnu plusieurs personnes auxquelles j'avais montré leur vulnérabilité. Je n'avais pas laissé d'indices sur ma propre identité, moins par crainte de rétorsion que parce que l'intrusion dans la vie privée est encore plus traumatisante quand elle est commise par un étranger complet, dont on n'a pas la moindre chance de découvrir l'identité.

En revenant chez moi, j'ai réfléchi à ce que cette expérience révélait de notre société. Peu importe le nombre de mesures de sécurité que nous procurons au monde entier, il y aura toujours des gens qui laisseront la porte ouverte, même s'ils ont été victimes d'une intrusion. **Le maillon le plus faible de la sécurité c'est et ce sera toujours la décision de l'utilisateur.**

De retour dans mon appartement, j'ai commencé à m'installer – et c'est le moment où je me suis rendu compte que pendant toute la soirée j'avais eu la braguette grande ouverte. La preuve par neuf finalement : nous nous baladons tous avec des vulnérabilités qu'il nous reste à découvrir.

Addendum

[Herding Firesheep Addendum](#)

Gary LosHuertos – 04 novembre 2010 –
TechnologySufficientlyAdvanced.blogspot.com
Traduction Framalang : Siltaar, RaphaelH, Goofy

À la suite du billet précédent, je me suis dit qu'en voulant faire court j'avais omis quelques informations. Ceci sert donc d'addendum à mon précédent billet, et a été rédigé de la manière la plus courte possible.

Le message original envoyés aux clients était le suivant :

Comme vous utilisez Facebook sans chiffrement dans un Starbucks, votre compte a été compromis. Je ne suis qu'un amical client du Starbucks qui a souhaité vous prévenir de cette vulnérabilité.

Vous pouvez en apprendre davantage en cherchant des informations sur « Firesheep ». Il n'y a pas vraiment de solutions disponibles pour protéger votre compte Facebook lorsque vous êtes connectés à un réseau public, et je vous recommande donc simplement de ne pas vous y connecter lorsque vous êtes dans un Starbucks. Cette faille affecte également Twitter, Amazon.com, Google (mais pas Gmail), et quantité d'autres services.

Votre mot de passe n'a pas été compromis. Vous déconnecter de Facebook est tout ce que vous avez besoin de faire.

Pour préciser mes motivations, laisser un compte Facebook sans protection ne signifie pas seulement que quelqu'un peut regarder vos photos, vos coups de cœurs et messages. Un compte Facebook compromis donne à quelqu'un d'autre l'accès à votre identité, lui permettant de se faire passer pour vous auprès de vos amis, ruinant potentiellement des relations. S'il est

possible de rattraper les choses ensuite, le temps et l'énergie que ça demande sont importants, surtout pour quelqu'un qui a beaucoup d'amis. Quelqu'un envoyant un faux message à l'un de vos amis n'est peut être pas un gros problème, mais un faux message envoyé à 500 de vos amis est déjà plus gênant. D'autant plus qu'il peut y avoir des collègues de travail, des membres de votre famille, ou des clients dans ces 500 personnes.

Concernant la légalité de mes actions : ça n'était pas l'objet de mon article. On peut toujours spéculer sur fait que je finisse en prison, mais c'est hors sujet par rapport à ce dont je parle dans mon billet : les sites non protégés comme Facebook et Twitter sont dangereux pour leurs utilisateurs. Il semble plus intéressant de consacrer son énergie à faire passer le mot plutôt que de [troller](#) sur mon éventuelle incarcération.

Enfin concernant ce que les utilisateurs peuvent faire, la meilleure réponse à l'heure actuelle est : rien. Ne vous connectez pas aux réseaux non protégés pour utiliser ces sites web, ou bien utilisez une application qui n'utilise pas d'authentification par cookie non protégée (pour ce que j'en sais, l'application Facebook pour iPhone ne le ferait pas). Assurez-vous que votre réseau WiFi domestique est chiffré en WPA, voire en WPA2 (le WEP est trivialement déchiffrable). Si vous utilisez Facebook au travail sur une connection sans-fil, vérifiez le chiffrement du réseau. **La faille de sécurité ne vient pas seulement de Firesheep, elle vient du manque de protection des connexions.** La menace la plus grande vient des outils automatisés qui existent depuis des années ^[3].

Notes

[1] Crédit : [CarbonNYC](#) David Goehring Creative Commons By

[2] Et le sujet ici, n'est pas savoir si cette confiance est

bien placée...

[3] Voir la magie des Google Cars expliquées par [PCINpact](#) ou [ZDNet](#) par exemple...

De l'hactivisme au web 2.0 – De la révolution à sa dissolution ?

Les mouvements alternatifs d'émancipation portés par le numérique, dont le logiciel libre fait partie, ont été récupérés et domestiqués par le système et sa force marketing sous la bannière et le vocable du « [web 2.0](#) ».



Un web 2.0 qui présente de plus l'avantage de favoriser l'institution d'une sorte de totalitarisme global décentralisé avec notre complicité et toutes les traces personnelles, permanentes et continues, que nous laissons, le plus souvent volontairement, dans les nuages d'Internet.

Avec l'avènement du web 2.0, non seulement vous voyez s'éloigner le rêve d'une *autre* société mais vous renforcez le contrôle et la surveillance de l'actuelle ! Difficile de faire pire en quelque sorte...

Telle n'est pas mon opinion mais mon propre (et donc faillible) résumé d'un article parcouru récemment sur [Indymedia](#) dont le titre exact est ["Become the media!" : de l'hactivisme au web 2.0.](#)

Attention, c'est dense, politisé et plein de références à des auteurs qui vous seront peut-être peu familiers si vous ne baignez pas dans une certaine culture intellectuelle « de gauche » (cf [Félix Guattari](#), [Jello Biafra](#), [Walter Benjamin](#), [Jean Baudrillard](#), [Gilles Deleuze](#), [Michel de Certeau](#), [Michel Maffesoli](#)).

Nous en avons reproduit la fin ci-dessous pour vous donner (ou non) l'envie de le parcourir dans son intégralité^[1].

Je ne vous cache pas qu'il m'intéresse d'avoir vos réactions dans les commentaires. En espérant que les uns et les autres sauront s'écouter et échanger en toute sérénité sur un sujet, je le reconnais bien volontiers, un peu *glissant*. Un petit débat courtois et non un gros troll poilu pour le dire autrement ☐

Pour ce qui me concerne, je ne partage pas la radicalité et le pessimisme du propos et j'ai justement l'impression que les actions que nous menons participent modestement à échapper à ce piège. Mais il est vrai que lorsque le « logiciel libre » devient « open source », il prend le risque de perdre en route tout ce qui fait sa [substantifique moelle](#).

“Become the media!” : de l'hacktivism au web 2.0 (extraits)

[URL d'origine du document](#)

Dr No – 26 juillet 2010 – Indymedia Nantes

(...)

Quoiqu'il en soit, ce dont il s'agit là encore finalement, avec cette « réappropriation », ce « devenir-media » de la masse et cette « démocratisation » des dispositifs d'informations et de communication, c'est du déploiement toujours plus important d'un macro-système technique, d'un

maillage global comme dispositif de socialisation forcée par dressage à la discipline inconsciente d'un code, c'est-à-dire – à l'instar du système électoral ou de la consommation – d'imposition de règles du jeu (ici de la communication) et d'intériorisation de ces règles comme subtil mode de mobilisation et de contrôle social. Indépendamment des contenus qui n'en sont que l'alibi, le médium – le code, le modèle, la forme, le canal, le dispositif, la technique – est le message, il influe directement sur nos modes de perception sensibles, modifie nos rapports à l'espace et au temps et par conséquent nos modes d'être-au-monde. En l'occurrence, « ce qui est médiatisé, ce n'est pas ce qui passe par la presse, la TV, la radio : c'est ce qui est ressaisi par la forme/signe, articulé en modèles, régi par le code. » La réappropriation du code ne jouant donc là au final que comme « reproduction élargie du système » sous couvert de nouvelles modalités. C'est pourquoi il ne faut jamais sous-estimer la capacité de ce système à intégrer les innovations (même et peut-être surtout si elles se veulent « révolutionnaires ») a fortiori si celui-ci fonctionne sur les principes d'interaction, de réversibilité, de participation et de feed-back comme c'est d'ailleurs le cas aujourd'hui beaucoup plus qu'hier.

« l'éthique hacker », l'utopie cyberpunk et les expérimentations cyberculturelles, les trouvailles de « l'hacktivism » électronique et de « l'Internet militant », du mouvement des logiciels libres, l'Open Source, l'Open Publishing, le P2P, le Wi-Fi, les média-tactiques alternatives, collaboratives et communautaires elles-mêmes, c'est-à-dire en somme toutes ces « pratiques moléculaires alternatives » que Félix Guattari appelaient de ses vœux pour renverser le pouvoir grandissant de l'ingénierie logicielle et les nouvelles modalités de la « société de contrôle » ont pour la plupart, dans ce qu'elles avaient d'original et novateur, été absorbées et recyclées par celle-ci et les industriels pour donner naissance à ce que l'on peut appeler les nouveaux « agencements post-médiatiques » du web 2.0.

C'est-à-dire toutes ces nouvelles applications de l'Internet « participatif » et « collaboratif » basé sur le principe du « contenu généré par les utilisateurs », ce qui précisément, on l'aura remarqué, était bien l'idée de « l'open publishing » (publication libre) proposé par le réseau international des sites Indymedia dans l'esprit du partage horizontal de l'information, de la participation et de la collaboration en vue de favoriser l'auto-organisation des groupes et des individus constitués en « machines de guerre » contre l'axiomatique mondiale exprimée par les Etats.

Un Web 2.0 dit « participatif » et « collaboratif » donc, où effectivement, convergence numérique aidant, la masse devient son propre média (MySpace, Facebook, YouTube, Twitter, Wikis et autres blogs), engendrant à leur tour de nouveaux usages qui inspirent également de nouveaux produits, services et dispositifs reconfigurant de fond en comble notre rapport au monde et nos relations sociales, tout en développant de nouveaux marchés ainsi que de nouveaux « business models » (management 2.0, marketing 2.0, « gratuité », « co-crédation de valeur », etc.) qui incarnent des changements de paradigmes économiques par où se joue la mutation du capitalisme. Car en effet, force est de constater que les principes du « participatif », du « collaboratif », de la « coopération » et du « partage » sont aujourd'hui devenus les principaux éléments d'un nouvel esprit du capitalisme de l'ère 2.0 fonctionnant par « boucles de récupération » et recyclage écosystémique des singularités comme moteur et dynamique de l'innovation (technologique, économique, culturelle, sociale, etc.). C'est en quelque sorte ce qui se présente plus communément aujourd'hui sous l'appellation d' « innovation ascendante » qui consiste justement pour les entreprises et/ou les institutions à observer, et même à favoriser, les pratiques de réappropriation, investissement, exploration, détournement, expérimentation par les usagers/consommateurs des produits, services et technologies dans le but de réintégrer les éventuelles micro-inventions et les « usages

innovants » dans leur propre processus de création et développement industriel, commercial, technocratique, etc.

C'est une dynamique qui s'appuie sur la compréhension des comportements que permet en l'occurrence la « sociologie des usages » et notamment les travaux de Michel de Certeau sur ce qui constitue en quelque sorte les « arts de faire avec ». Recherche qui se voulait un travail de compréhension et en premier lieu de mise en valeur des arts de vivre la société de consommation, par élaboration de « lignes de fuites » (Deleuze et Guattari) pourrait-on dire, c'est-à-dire plus particulièrement des ruses subtiles, des tactiques de résistance, de contournements, détournement, réappropriation, braconnage, dissimulation, en somme toute la multitude de pratiques inventives et créatives qui se disséminent dans la banalité du quotidien des usagers/consommateurs et que la rationalité occidentale, selon les mots de l'auteur, aurait eu trop tendance à occulter. Et on pourrait voir dans ce travail la saisie de l'essence même de la notion anglo-saxonne de « hacking », de son esprit ou de son éthique élargie à l'ensemble de la société. Quoiqu'il en soit, on le voit bien, ce dont il s'agit avec « l'innovation ascendante » mise en œuvre dans le nouveau paradigme économique des entreprises les plus à l'avant-garde du capitalisme c'est de capter/capturer la puissance créatrice de la socialité de base, l'énergie et le vitalisme qui émergent de ce que Michel Maffesoli appelle la « centralité souterraine ». Dans le même ordre d'idée se développe aujourd'hui dans les milieux du marketing et du management, par le biais des différentes plateformes multimédias de la société en réseaux, le « crowdsourcing » (approvisionnement par la foule) qui consiste pour une entreprise là encore à faire « participer » et « collaborer » directement la foule des internautes comme usagers/consommateurs à la recherche et au développement de nouveaux produits et services, à apporter des améliorations, etc..

Enfin, toutes choses mettant en œuvre un processus communicationnel global s'appuyant sur des dispositifs de « feed-back » et des mécanismes circulaires tout à fait caractéristiques des boucles causales rétroactives qui furent à la base de la modélisation des systèmes cybernétiques qui simulent les lois de la nature et dont la finalité, rappelons-le, est le Contrôle par auto-régulation comme mode de management et de gouvernance.

Des systèmes de contrôle et de gouvernance de l'ère des machines de « troisième espèce » qui se déploient sur toute l'étendue de la vie quotidienne par le biais de la globalisation d'un méga-réseau engagé dans un processus matriciel. Une « matrice communicationnelle », un maillage systémique à vocation ubiquitaire qui tend par ailleurs à rendre obsolètes les modèles panoptiques de surveillance hyper-centralisés et transcendants de type orwellien qu'incarne la fameuse figure de « Big Brother ». Car en effet, ce à quoi on a de plus en plus nettement affaire aujourd'hui c'est à un processus de capillarisation du Contrôle en quelque sorte et qui tend par là à devenir totalement immanent.

Comme le remarquait déjà pertinemment Jean Baudrillard au début des années 70 « même à long terme, l'impossibilité des mégasystèmes policiers signifie simplement que les systèmes actuels intègrent en eux-mêmes, par le feed-back et l'autorégulation, ces métasystèmes de contrôle désormais inutiles. Ils savent introduire ce qui les nie comme variables supplémentaires. (...) Ils ne cessent donc pas d'être totalitaires : ils réalisent en quelque sorte l'idéal de ce que l'on peut appeler un totalitarisme décentralisé. » Par ailleurs, dans son texte annonçant l'avènement d'une "subjectivité post-médiatique" Félix Guattari rappelait que toutes les anciennes formations de pouvoir et leurs façon de modéliser le monde avaient été déterritorialisées. C'est ainsi, disait-il, que « la monnaie, l'identité, le contrôle social passent sous l'égide de la carte à puce. » Car en

effet, ce qui se joue aujourd'hui avec tout ce maillage systémique planétaire, ce déploiement du méga-réseau matriciel à vocation ubiquitaire, c'est un processus de globalisation des « sociétés de Contrôle », fluides, ouvertes, modulaires, multipolaires et à géométrie variable comme installation d'un nouveau régime de domination qui remplacent peu à peu les « sociétés disciplinaires » (Foucault) avec la crise généralisée des milieux d'enfermement en système clos (familles, écoles, armée, usines, prisons, hôpitaux, etc.) ainsi que l'avait bien vu à la même époque Gilles Deleuze, et où, entre autres choses, les individus deviennent peu à peu des entités « dividualles » encodées comme multiplicité de données dans un macro-système d'information. « Ce sont les sociétés de contrôle qui sont en train de remplacer les sociétés disciplinaires. (..) On ne se trouve plus devant le couple masse-individu. Les individus sont devenus des « dividuals », et les masses, des échantillons, des données, des marchés ou des « banques ». (..) les sociétés de contrôle opèrent par machines de troisième espèce, machines informatiques et ordinateurs (..). Ce n'est pas une évolution technologique sans être plus profondément une mutation du capitalisme. »

Mutation post-industrielle du capitalisme de plus en plus flexible, flottant, immatériel, sémiotique et cognitif, où le « service de vente » devient le centre ou l'âme de « l'entreprise » qui a remplacé « l'usine » de production désormais démantelée, automatisée, externalisée et assez souvent reléguée en périphérie du tiers-monde à l'instar des grandes enseignes multinationales qui se concentrent sur les logiques de Communication et le développement médiatique, si ce n'est psycho-technique, de leur « image de marque ». « On nous apprend que les entreprises ont une âme, ce qui est bien la nouvelle la plus terrifiante du monde. Le marketing est maintenant l'instrument du contrôle social, et forme la race impudente de nos maîtres » affirmera ainsi sans détours Gilles Deleuze. De même, « il n'y a pas besoin de science-fiction

pour concevoir un mécanisme de contrôle qui donne à chaque instant la position d'un élément en milieu ouvert, animal dans une réserve, homme dans une entreprise (collier électronique). Félix Guattari imaginait une ville où chacun pouvait quitter son appartement, sa rue, son quartier, grâce à sa carte électronique (dividuelle) qui faisait lever telle ou telle barrière ; mais aussi bien la carte pouvait être recrachée tel jour, ou entre telles heures ; ce qui compte n'est pas la barrière, mais l'ordinateur qui repère la position de chacun, licite ou illicite, et opère une modulation universelle. »

Vision qui prend d'autant plus d'importance aujourd'hui avec l'informatisation généralisée de la société, l'injonction à la mobilité, l'hyperconnectivité et les projets de dissémination des technologies numériques et autres puces communicantes (informatique ubiquitaire/ubimedia) dans tout l'environnement physique de nos métropoles postmodernes où peut désormais s'opérer de façon massive, par la grâce de l'ingénierie logicielle, la traçabilité, la géolocalisation, le fichage et le profilage des « individus » dispersés dans les flux et les réseaux, dans et par lesquels se dispensent désormais leur être-au-monde fantomatique sous « le règne de la Technique planétaire »

Notes

[1] Crédit photo : [Daniel Zanini H.](#) (Creative Commons)

Les AMAP : c'est quoi ? c'est

bien !

Il y a quelques semaines, nous tentions une nouvelle escapade parmi les [Hors-sujet... ou presque](#) du blog en vous parlant de [Couchsurfing](#), cette pratique sociale et solidaire qui prend le contre-pied des canons de la société de consommation, et remise au goût du jour par le réseau des réseaux.



Aujourd'hui, nous poursuivons l'exploration en évoquant une autre pratique solidaire aux valeurs humanistes proches de celles portées par le logiciel libre.

Il ne s'agit pas d'un site ou d'un projet, mais d'un véritable phénomène de société, émergeant enfin en France : les [AMAP](#). Ces Associations pour le Maintien d'une Agriculture Paysanne, poussent en effet comme des champignons et il est fortement probable qu'elles soient déjà plus nombreuses que les [GUL](#)^[1] en France comme on peut s'en convaincre en se promenant sur le site [Réseau-AMAP.org](#)^[2].

Les AMAP proposent tout simplement une autre façon de faire ses courses alimentaires. À l'image de l'émergence de GNU/Linux et des logiciels libres face à Windows et aux logiciels privateurs, **les AMAP se composent d'hommes et de femmes qui ont décidé de s'organiser pour ne plus subir un système jugé déloyal**, représenté par les coopératives agricoles et la grande-distribution, qui imposent aux paysans une agriculture intensive et polluante, tout en achetant à des prix irresponsablement bas des denrées que le consommateur paye au prix fort.

Ensemble, ils ont imaginé une autre solution, et elle

fonctionne tellement bien qu'aujourd'hui, que l'on profite de l'air pur de la campagne, ou du bruit des villes, on a sûrement une AMAP à proximité. Et si elle se révèle trop éloignée, c'est qu'il y a la place pour en créer une nouvelle plus près ☐

D'ailleurs, une fois qu'on a pris l'habitude de ne plus consommer passivement, tout s'illumine !

Voyez par vous-même : en se rapprochant du G.U.L. le plus proche, on installe un système d'exploitation libre sur sa machine, et rapidement au fil des discussions, on lance le site [FDN](#) dans son [Firefox](#). De là, on libère sa connexion Internet et on commence à **produire l'Internet qu'on consomme...** Dès lors, pour peu qu'on aide à tenir le stand de l'association (par exemple au Village du Libre de la fête de l'Huma) on risque fortement de rencontrer d'autres membres qui vous présentent à leur tour : [Énercoop](#), la coopérative d'intérêt collectif des producteurs et consommateurs d'électricité 100% renouvelable, qui permet de s'affranchir d'EDF. Et finalement, lorsqu'on a décidé d'avancer tant que la voie serait libre, on se rend compte que la route s'allonge sous les pieds, sans cul de sac, jusqu'à trouver naturel de prévenir son AMAP qu'on ne viendra pas chercher son panier pendant deux semaines puisqu'on s'évade en co-voiturage pour des vacances à l'aventure en Couchsurfing, ou avec les enfants en club [CPN](#)...

Je vous présente donc « Framap », l'innocent nouveau projet de Framasoft, qui tient en un billet de blog...

Un article rédigé à [Kervelgan](#) près de Baud en Bretagne, par mon frère Denys. Et attention, [Daphné K.](#) n'a qu'à bien se tenir car il est lui aussi guitariste et poète à ses heures !

Framap : Favoriser la Reconnaissance des

« Association pour le Maintien d'une Agriculture Paysanne »

Denys Descarpentries – 19 août 2010

Dans un monde où les entreprises seraient délocalisées pour augmenter les profits des grands actionnaires, dans un monde où les agriculteurs n'auraient d'autre choix pour survivre que de s'agrandir et de produire de façon intensive, à grand renfort d'engrais et de pesticides ; dans un monde qui ressemblerait étrangement au nôtre donc, quels seraient les leviers d'action des consommateurs non consentants ?

Une piste qui a fait ses preuves est celle des « [consom'acteurs](#) » qui se réunissent en [AMAP](#) (Associations pour le Maintien d'une Agriculture Paysanne) et s'émancipent des circuits de grande-distribution, tout en mangeant bon et bio.

Le principe des AMAP est relativement simple. Il s'agit de mettre en relation un groupe de consommateurs et une ou plusieurs fermes locales, pour organiser une distribution hebdomadaire de paniers, composés de « produits de la ferme ». C'est un contrat solidaire entre d'un côté des producteurs qui s'engagent à nous fournir toutes les semaines des produits bio et d'un autre des consommateurs qui paient à l'avance la totalité de leur consommation pour une période donnée^[3].

En ce qui me concerne, je suis adhérent d'une AMAP avec mon amie depuis deux ans. Nous nous fournissons en légumes, lait, produits laitiers (beurre, fromages, crème fraîche, desserts...), en pain, œufs, miel, jus de pomme et en cidre (et oui, nous habitons en Bretagne ^^). Nous avons un contrat avec chacun des 7 producteurs membres de l'AMAP et les intérêts que nous y trouvons sont nombreux. Je vais les classer en trois catégories : les aspects économiques, environnementaux et sociaux (les initiés remarqueront au passage qu'il s'agit là

des trois piliers du [développement durable](#)...!).

L'aspect économique

Pour les producteurs adhérents, l'aspect économique est le plus important. Le fait de recevoir la totalité des paiements au début de chaque période permet aux agriculteurs de compter sur une trésorerie suffisante pour réaliser des investissements lourds. Ces investissements sont nécessaires pour faire évoluer leur outil de travail, et à plus forte raison en agriculture biologique où les techniques d'élevage et de culture sans « produit artificiel » et dans le respect du bien-être des animaux demandent des outils spécifiques.

Pour les « amapiens » que nous sommes, il s'agit en revanche du point le plus délicat. En effet cela demande de faire un chèque environ tous les 6 mois, ce qui représente une grosse sortie d'argent à prévoir dans le budget. En fonction des AMAP, il est tout de même possible de faire plusieurs chèques pour un même producteur et d'étaler ainsi les versements.

Concernant le budget alimentation, il faut bien se rendre compte d'une part que les produits bio achetés à l'AMAP ne sont pas plus chers que sur les marchés et si vous habitez en ville, ils sont même moins chers que dans les grandes surfaces. Et ensuite, que même s'il faut toujours se rendre dans les magasins pour acheter les produits qui ne sont pas proposés par l'AMAP (tout bonnement le « non alimentaire »), les passages en supermarché sont beaucoup moins fréquents. Cela entraîne des économies de déplacement et une baisse notable des achats impulsifs des lots en super promo exposés en tête de gondole ou des produits qu'on ne pensait pas acheter avant d'entrer dans le magasin mais sur lesquels on craque quand on a le malheur d'aller faire les courses le ventre vide... Au final, nous observons que notre budget pour les courses n'a pas changé, alors que désormais nous mangeons bio et que nous contribuons activement à tous les autres aspects développés dans cet article.

Le dernier aspect économique (et non le moindre) c'est que les producteurs de l'AMAP sont des producteurs locaux. Cela permet de maintenir un tissu économique autour de chez nous, évite de passer par des intermédiaires qui s'enrichissent sur notre dos et celui des agriculteurs et cela réduit les coûts environnementaux liés aux transports des marchandises par camion ou pire, par avion. Il s'agit donc de lutter à notre échelle contre une forme de délocalisation bien réelle : celle des productions agricoles. D'ailleurs, soit dit en passant, lorsqu'on achète des produits en supermarché la logique reste la même : mieux vaut accorder sa préférence aux fruits et légumes du terroir, ou à défaut « origine France », par rapport aux autres provenances. Mais nous débordons déjà là sur le second aspect.

L'aspect environnemental

Il s'agit de l'aspect le plus facilement identifiable des AMAP. Les producteurs qui nous fournissent s'inscrivent dans une démarche d'agriculture biologique. Ils conduisent leurs cultures sans utiliser de produits synthétiques polluants tels que les engrais de laboratoire et les pesticides (herbicides, insecticides, fongicides, etc...). Pour la conduite des animaux, les hormones et les antibiotiques sont interdits et le bien-être animal est également un critère d'évaluation à respecter pour être labellisé.

Une autre facette de l'aspect environnemental se trouve dans la sauvegarde de la biodiversité. Les producteurs n'étant pas soumis aux contraintes de la grande distribution, ils peuvent « se faire plaisir » en cultivant des légumes méconnus^[4] ou d'anciennes variétés presque oubliées (à l'heure des productions intensives et uniformisées) malgré leurs qualités. Je vous recommande de tester certaines espèces de tomates roses et biscornues^[5] absolument délicieuses mais délaissées car ne répondant pas aux standards « toute ronde et bien rouge » ! Ou encore les délicieuses chips de panais, une

espèce de grosse carotte blanche et savoureuse. Cette découverte de nouveaux légumes dans les paniers s'apparente un peu à ouvrir les « dragées surprises de Bertie Crochue » dans Harry Potter : on ne sait pas sur quoi on va tomber ! Des fois on aime, et parfois moins... Heureusement, il y a un panier d'échange où l'on peut remplacer ce qu'on n'aime pas par des légumes qu'on préfère, à condition d'y avoir goûté au moins une fois ! D'ailleurs nous sommes régulièrement surpris avec mon amie par la saveur des légumes bio, tellement meilleurs que ceux qu'on trouve dans le commerce (et ce n'est pas un cliché).

Quand le panier contient des espèces méconnues, notre producteur (qui est un passionné), accompagne toujours le sac d'un petit mot pour expliquer de quelle variété de légume il s'agit, préciser son histoire et indiquer comment le cuisiner facilement. Ainsi, il s'agit non seulement de faire revivre certaines espèces mieux adaptées à nos sols et à nos climats, mais également de piquer les curiosités, ajoutant toujours un peu de surprise à la découverte de la composition du panier de la semaine.

L'aspect social

Après avoir détaillé les aspects les plus matériels de l'affaire, abordons maintenant ce volet, un peu plus « bonus », un peu moins quantifiable, mais où pour ma part, je trouve aussi mon compte : l'aspect social. Tout d'abord, quand on est enfermé toute la journée chez soi et que l'on ne voit quasiment personne (quand on travaille à domicile par exemple, ou quand on cherche du travail), c'est pas plus mal d'avoir rendez-vous avec son panier de courses et donc avec les autres adhérents de l'AMAP par la même occasion. Comme ça on sort un peu de la maison (au moins une fois dans la semaine...) et on rencontre des personnes qui partagent des valeurs communes. Comme la distribution en elle-même est assez rapide, ça laisse du temps pour engager des discussions. Les profils classiques que l'on rencontre sont des couples d'enseignants (souvent à

l'origine de la création de l'AMAP), beaucoup de jeunes dans la trentaine ^[6], des actifs de la classe moyenne (si si, il y en a encore) et bien sûr des écologistes convaincus.

Ensuite, pour approfondir les connaissances et surtout pour faciliter le bon déroulement des distributions, tous les adhérents sont conviés à s'inscrire à tour de rôle pour prêter main-forte aux agriculteurs, au moins une fois par semestre. On s'inscrit par trinôme, en fonction des places disponibles, ce qui nous amène à passer l'heure de distribution avec d'autres personnes et à voir défiler l'ensemble des adhérents (dont certains qu'on ne verrait pas autrement à cause des impératifs horaires propres à chacun). Les missions des « amapiens » de permanence sont : d'aider les producteurs à installer les tables, de porter les produits (cagettes, bidons de lait...) des camionnettes jusqu'aux tables, de peser les légumes et de les mettre en sachet pour gagner du temps pendant la distribution, puis de tout débarrasser à la fin. Cela nous permet également de voir l'envers du décor et de participer au groupe.

Enfin, nous sommes invités occasionnellement (une à deux fois par semestre) à venir apporter notre aide directement sur la ferme d'un des producteurs adhérents. Cela présente plusieurs avantages pour chaque partie. Tout d'abord c'est un renfort bienvenu pour l'agriculteur (arrachage de mauvaises herbes, récolte de plants de pomme de terre...). C'est également l'occasion pour l'agriculteur de nous présenter sa ferme et comment il travaille, et on est bien entendu invité à poser toutes nos questions. Mais c'est surtout un bon prétexte pour prendre l'apéro tous ensemble après le travail et la visite, puis de sortir les salades, les tartes au fromage de chèvre ou les pains d'épices que chacun a préparé chez lui la veille (avec les produits de l'AMAP évidemment) et de se faire un bon repas dans une ambiance conviviale, au soleil (même en Bretagne) à la campagne, en échangeant nos convictions associatives (et nos meilleures recettes).

C'est dans ce contexte et dans cette ambiance qu'en fonction de l'âge et du dynamisme de l'AMAP, d'autres services peuvent se mettre en place. Nous avons par exemple commencé cette année un service de « prêts de matériel » pour des outils qu'on n'a pas forcément tous chez soi (taille-haies, perceuses...). C'est vraiment le côté associatif de l'AMAP qui ressort. D'ailleurs dans le même état d'esprit, un des derniers courriels en date qui a circulé dans notre AMAP proposait de s'intéresser à la possibilité d'héberger soi-même sa boîte aux lettres électronique via une connexion Internet du fournisseur d'accès « dont vous êtes le héros », un certain FDN.fr^[7].

Conclusion

Pour conclure ce billet, je ne serais pas tout à fait honnête si je ne vous faisais pas part des quelques inconvénients que j'ai pu constater au cours de mes deux années d'AMAP. Tout d'abord, comme je l'ai déjà mentionné, il faut payer tous les paniers au début du semestre. Au moins le budget est fixe, et puis c'est un réel atout pour les petits producteurs, mais il faut pouvoir sortir l'argent.

Ensuite, on ne sait pas à l'avance ce qu'on va avoir dans son panier... Mais une chose est sûre, ce sont des produits bios et ce sont des produits de saison (ce qui permet au passage d'apprécier à nouveau le rythme des saisons : non, on ne mange pas de haricots verts en hiver !).

Enfin, il n'y a presque pas de pause dans les distributions. Les agriculteurs prennent rarement de vacances et donc il faut être là toutes les semaines pour la distribution car on n'est pas remboursé d'un panier que l'on n'a pas pu venir chercher. Une solution consiste à proposer son panier à quelqu'un d'autre quand on n'est pas là... on peut donc faire passer un mot à l'AMAP la semaine précédente pour savoir si quelqu'un est intéressé pour le racheter, mais c'est quand même quelque chose à prévoir. Avec mon amie, on préfère offrir le panier à

nos voisins, pour leur faire découvrir le concept et peut être les compter prochainement comme de nouveaux adhérents ☐

Car, si la voie est libre, la route est encore longue..

Notes

[1] Trois sites qui recensent les Groupes d'Utilisateurs de GNU/Linux en France : l'[annuaire de l'AFUL](#), l'[InterLUG](#), et l'initiative [TrouveTonGUL](#).

[2] Crédit photo : [Mzelle Biscotte](#) (Creative Commons By-Sa)

[3] Il y a souvent deux saisons de production : « printemps/été » et « automne/hiver ».

[4] Voici un [lien](#) vers le blog de l'association « Le Sens de l'Humus » qui expérimente différentes méthodes d'agriculture biologique autour des murs à pêche de Montreuil. Vous y trouverez plusieurs billets présentant ces « légumes méconnus ».

[5] Tomates rose de Berne

[6] En majorité des filles, et pas forcément en couple ☐

[7] Note de Siltaar : et cette anecdote authentique n'est pas de mon fait !